



Henry Cuny

L'hiver nous demandera
ce qu'on a fait l'été

Roman

éditions du
ROCHER

L'hiver nous demandera ce qu'on a fait l'été

Henry CUNY

L'hiver nous demandera ce qu'on a fait l'été

Roman

 éditions du
ROCHER

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

imprécise en contre-jour du couloir éclairé, sans que je ressentisse encore le besoin de m'interroger sur le sexe de l'ange. Quelque chose en elle tranchait sur les étudiantes rencontrées un moment plus tôt. Son charme était plus intemporel... Elle me fit penser à une de ces héroïnes de roman russe du siècle précédent qu'on rencontre généralement assise sur un banc, lisant un livre sous une vieille tonnelle : et, sans rien connaître de la jeune fille, le promeneur solitaire sait, avec le sentiment inexorable de l'évidence, que la page qu'elle est en train de tourner sera la page essentielle de sa vie.

– Vous ne dérangez pas, Marina, ce jeune homme s'en allait, reprit le recteur.

Et, comme Marina continuait de m'ignorer, je vis passer sur le visage du recteur l'ombre de quelque pensée ténébreuse.

– À vrai dire, ce jeune homme souhaite apprendre le slovaque. Vous pourriez peut-être le guider dans ses premiers pas... Voyez-vous, jeune homme, Marina fait une thèse sur la codification de notre langue au siècle dernier. Elle connaît la question mieux que quiconque. Justement, Marina, je souhaitais savoir où vous en étiez de vos travaux. Il est essentiel, n'est-ce pas, que vous vous concentriez sur le champ linguistique de votre étude...

– Où pourrai-je vous trouver ? demandai-je, prenant un peu vite au mot la recommandation du recteur.

– Je travaille le plus souvent à la bibliothèque de la chaire de philologie, répondit-elle, en me lançant un regard de côté qui, me mettant aussitôt entre parenthèses, signifiait clairement que son travail était plus important que mon arrivée ; l'essentiel était que celle-ci ne dérangeât point celui-là.

3

Université de Bratislava, hiver 1968

Les cours d'économie dispensés à l'époque à l'université de Bratislava avaient peu à voir avec ceux d'un Raymond Barre que j'avais suivis à Sciences-Po cinq ans plus tôt : non point seulement en matière de doctrine – ici les statistiques arrangées tenaient lieu de « multiplicateur d'investissement » et le stakhanovisme, version tchécoslovaque, de facteur de productivité – mais surtout en termes de finalité. Il s'agissait de faire ressortir combien le développement économique de ce côté du rideau de fer était rapide, sain et égalitaire. La démonstration s'appuyait aussi bien sur le coût dérisoire du téléphone et des transports urbains que sur les statistiques de production de brosses à dents et de lunettes de WC, sous-produits phares de l'industrie du bois dans cette province forestière, qui témoignaient des progrès sanitaires et du confort domestique. Les étudiants étrangers étaient en réalité, pour la plupart, ressortissants des pays de l'Est, Polonais, Bulgares ou Roumains aux yeux desquels la Tchécoslovaquie pouvait passer pour un modèle d'industrialisation. Le cours accueillait aussi quelques Occidentaux : sympathisants qu'il s'agissait moins de convaincre que de ne pas décevoir ; linguistes se préparant à une carrière d'interprète ou de traducteur ; thésards en mal de spécialisation... Quelques Italiens, une Française de Langues-O, un Autrichien : les Italiens regardaient les filles, la Française noircissait des pages de notes, l'Autrichien se plaignait de la cantine. Je me sentais un élément rapporté : d'emblée mes

compagnons avaient perçu le manque de consistance de mes motivations officielles qui ne s'apparentaient à aucune des leurs. Que je pusse en avoir d'officieuses les écartait de moi plus qu'elles ne les intriguaient. Ils avaient dû être informés de mon statut bâtard ; je crois même que la Française craignait que je ne veille à son assiduité pour le compte de l'ambassade qui lui versait sa bourse. En réalité la surveillance dont nous faisons l'objet alimentait en chacun de nous une forme d'autosuggestion qui nous isolait les uns des autres alors qu'elle aurait dû nous solidariser. Rien ici n'était susceptible de nourrir mon rapport de stage ni mon enquête sur l'identité slovaque.

Je reportais donc mes espoirs sur la chaire de philologie : je ne m'y rendis que trois jours plus tard. D'une part je savais que le recteur serait informé de mon passage et je ne voulais pas lui donner l'impression que je me précipitais dans le sillage de cette Marina dont il ne lui avait sans doute pas échappé, vu ma hâte imbécile à accepter d'être cornaqué par elle, qu'elle ne me laissait pas indifférent. D'autre part, je voulais donner à la jeune fille le sentiment de tenir compte de la priorité qu'elle accordait à ses travaux linguistiques : elle s'attendait à ma visite, la seule manière de la surprendre était de faire durer l'attente, en espérant au bout du compte que, ne serait-ce que pour s'en débarrasser, elle finirait par la souhaiter. Au soir du troisième jour, je n'y tins plus et, comme la clarté baissait très vite en cet hiver neigeux, la perspective de me retrouver seul dans ma chambre aux murs décrépits me convainquit de tenter ma chance. Je me perdis d'abord dans les couloirs où je fus surpris d'une animation que je n'espérais pas : des petits groupes se formaient, indépendants les uns des autres, mais aux conversations animées qui s'interrompaient sur mon passage. Je ne saisisais que quelques mots, les ressemblances avec le russe

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

m'influence certainement. Mais ce que je commençais à deviner d'elle allait déjà en ce sens. L'intuition m'en est venue lorsque je l'ai interrogée plus tard dans la soirée sur ce poème que j'avais découvert sur sa table de travail et qui portait son prénom : *Marina*.

– C'est, m'expliqua-t-elle, la première œuvre littéraire qui vit le jour après la codification du slovaque. Andrej Sládkovič, qui appartenait au groupe de L'udovít Štúr, y épanche son amour malheureux pour la fille d'une famille bourgeoise, Marina, que ses parents marièrent à un autre, un commerçant aisé. En même temps, c'est un hymne à la Slovaquie dont les paysages se confondent avec le visage de la bien-aimée. Imagine, dit-elle, être le premier à labourer le champ d'une langue qui vient de naître, à jouer avec sa syntaxe, à triturer ses mots, à jouir de ses images, c'est comme plonger dans la mer, c'est pour lui comme faire l'amour avec la vierge dont il rêve et qu'on lui refuse. Andrej fait des études de théologie pour devenir pasteur ; pour lui, l'amour est un absolu qui réconcilie la dimension charnelle et la dimension éthique. C'est une ode à la beauté. Puisque la Marina qu'il aime va se fourvoyer dans la platitude d'un mariage arrangé, il veut immortaliser tout ce qu'elle a représenté pour lui : la perfection physique, la pureté, la jeunesse. Il se l'accapare avec les mots. Il la fait sienne par la magie du verbe. Il la possède en rimes. Après la parution de *Marina*, la nation slovaque tout entière va adopter la nouvelle langue écrite. Ce poème est devenu immédiatement le symbole du réveil national. Autrement dit, notre recteur ne m'encourage pas beaucoup à écrire sur le sujet...

C'est à ce moment, si je me souviens bien, que les musiciens tsiganes firent leur apparition. À mon grand étonnement, avant de prendre place, ils s'approchèrent de notre table et, à tour de rôle, ils vinrent saluer Marina. Quelle ne fut pas ma surprise de

l'entendre converser avec eux dans une langue inconnue ! Je sentais entre elle et eux une familiarité déconcertante. L'instant d'avant, elle me parlait de la naissance du slovaque avec une telle passion que je l'imaginais déjà consacrer sa vie à quelque carrière professorale ou de philologue. Or elle affichait une maîtrise identique dans ce nouvel idiome, une aisance qu'elle ne possédait ni en russe ni en anglais, tout ce qui fait la différence entre langues apprises et langue maternelle.

– Quelle langue parlais-tu ? demandai-je, quand les musiciens regagnèrent leur estrade.

– Le romani, la langue des Rom, des Tsiganes si tu préfères, mais ils n'aiment pas trop qu'on les appelle comme ça. C'est un peu... péjoratif.

– Et d'où connais-tu le romani ?

– La moitié des habitants de mon village parlait cette langue. C'est une langue qui n'est pas encore codifiée. Elle nous vient de très loin : elle a une parenté avec l'hindi. J'aimerais beaucoup travailler sur ce sujet, c'est pour cela que je m'intéresse aux travaux de Štúr, mais ce n'est pas facile.

– Apparemment, c'est une langue facile pour toi.

– Ce n'est pas ce que je voulais dire, il y a d'autres difficultés, mais je pense que cela va aller mieux bientôt.

Je compris que je n'obtiendrais d'elle aucun autre éclaircissement sur le sujet ce soir-là et je m'abandonnai aux suavités de la musique tzigane. Cette fois, nous ne dansâmes pas. En me quittant, elle me glissa :

– La prochaine fois, on pourrait se retrouver à l'arrêt du tram.

Était-ce une manière de rétablir entre nous une complicité que je n'avais pas sentie ce deuxième soir, parce que je lui avais posé trop de questions ou parce qu'elle se reprochait déjà de n'avoir pas cherché à les éluder ?

Je fus long à m'endormir. J'avais résolu le mystère des mots inconnus sur le cahier et n'en éprouvai aucune satisfaction. Bien au contraire, il y avait là une part de Marina qui m'échapperait toujours, alors que j'étais si heureux de mes premiers balbutiements en slovaque qui me rapprochaient d'elle ou me donnaient cette illusion. Je croyais entrevoir l'habileté du recteur à me confier à cette doctorante dont les intérêts si spécifiques ne pouvaient que m'égarer. Pourtant elle m'avait plongé au cœur de l'âme slovaque, si insaisissable fut-elle, surtout à cette époque. Je rêvai longtemps à la Marina du poème, à cet enfantement d'une langue pareille au ventre d'une femme infiniment belle qu'on laboure et féconde.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

À mon retour à Bratislava je ne trouvai pas Marina. J'eus beau interroger les quelques étudiants avec lesquels je l'avais vue parfois échanger quelques mots, personne ne sembla en mesure de me renseigner. La plupart en toute bonne foi, me sembla-t-il. Pourtant certaines réponses avaient quelque chose de fuyant. J'obtins le renseignement le plus précis de l'étudiante bibliothécaire de la chaire de philologie. Selon elle, Marina s'absentait régulièrement, une fois par mois ou tous les deux mois, en général pour quarante-huit heures. Où allait-elle ? Elle ne faisait pas de confidences...

– Dans sa famille je suppose.

Je m'aperçus que je ne savais rien de Marina ; je ne m'étais jamais interrogé sur sa famille, ni même sur le point de savoir si elle avait un petit ami officiel. Peut-être était-elle fiancée et allait-elle retrouver à l'autre bout du pays un garçon qui faisait son service militaire ou construisait des chaussées et des ponts pour l'édification du socialisme ? Tout à coup il me parut évident qu'une beauté comme elle devait, très jeune, avoir été courtisée de tous côtés et qu'elle avait sans doute fait son choix depuis belle lurette. J'ignorais jusqu'à son âge exact – mon éducation m'interdisait de le lui demander – mais, puisqu'elle m'avait dit avoir environ deux ans (une formulation que j'avais trouvée curieuse) au moment de l'arrivée de l'armée soviétique en Slovaquie orientale à la fin de la guerre, elle devait en avoir aujourd'hui vingt-cinq. Dès le début de notre relation, je lui avais accordé intuitivement ce droit d'aînesse : j'admirais sa maîtrise de soi, ce professionnalisme avant la lettre qu'elle

apportait aux recherches auxquelles elle se livrait avec une passion rentrée, comme si l'expression de quelque enthousiasme en eût émoussé la pertinence. Recherches dont la finalité m'échappait toujours : son manque d'engagement politique ne rendait guère explicable, même dans le cadre d'une thèse, qu'elle focalisât tant d'intérêt sur l'éveil de l'identité slovaque au XIX^e siècle. Je ne voyais Marina ni en nationaliste ni en contestataire, quand bien même le régime en aurait nourri le soupçon. La seule leçon qu'on pût tirer de cette période était que les choses avaient rapidement tourné au drame. Influencé par Marina, j'avais révisé moi aussi mon histoire : la tentative d'émancipation culturelle slovaque avait été vite écrasée par la politique de magyarisation forcée qui s'en était suivie à partir de la transformation en 1867 de l'empire des Habsbourg en double monarchie. Tout apparatchik qu'il était, le recteur avait quelque raison d'inciter Marina à la prudence : aujourd'hui le danger ne se situait plus à Budapest mais à Moscou. Si le nationalisme avait été, une fois pour toutes, déclaré « bourgeois », c'est qu'il risquait d'apparaître avant tout antisoviétique. Or Marina ne semblait pas nourrir de sentiments antirusse. Elle demeurait reconnaissante à l'Armée rouge d'avoir débarrassé son village des hordes nazies et je la sentais inaccessible à toute forme de xénophobie. Autant Marina m'apparaissait déterminée dans ses choix, autant ses motivations profondes demeuraient insaisissables.

Cette prise de conscience de ma méconnaissance presque complète de Marina m'irrita tout d'abord. J'avais pris pour elle des risques : de ses travaux, j'avais dangereusement extrapolé devant l'ambassadeur une prédisposition de la jeunesse estudiantine de Bratislava au réveil national. En réalité, je ne disposais concrètement d'aucun indice. C'est à juste titre que le

conseiller politique avait émis là-dessus des doutes sérieux. J'avais délibérément menti à la chancellerie en prétextant un intérêt américain pour cette hypothèse. J'avais sciemment tronqué des bribes d'information dans le simple but d'obtenir une réponse à la seule question que m'ait jamais posée Marina à propos d'un Américain qui était peut-être un agent de la CIA. Car elle ne m'en avait posée aucune autre : elle non plus ne m'avait sondé ni sur ma famille, ni sur mes projets d'avenir, ni sur l'existence éventuelle d'une petite amie. En définitive, elle m'accompagnait dans ma découverte de la langue locale parce que le recteur le lui avait demandé. Une instruction du recteur était incontournable, quoi qu'elle pût penser de lui. Son intérêt pour moi se limitait à l'accomplissement de cette tâche. Non seulement mon stage ne s'engageait pas sous les meilleurs auspices – et l'ambassadeur avait eu mille fois raison de me mettre en garde contre les dégâts collatéraux que pouvait provoquer la rencontre d'une sirène – mais encore je m'étais fourvoyé en prêtant à Marina des sentiments qui étaient ceux que je lui portais.

Tels, du moins, auraient dû être les motifs – raisonnables ou raisonnés – de mon aigreur. En réalité je me mentais à moi-même : mon ressentiment à l'égard de Marina venait avant tout de ce qu'elle n'était pas là à mon retour, que sa place à la bibliothèque était désespérément vide. Je devais reconnaître que, sans elle, l'attrait de mon séjour à Bratislava était sérieusement écorné. Les cours d'économie socialiste oscillaient entre surréalisme et propagande. Leurs étudiants se dispersaient dès la fin pour vivre chacun sa vie et mon statut hybride ne facilitait pas l'approche des jeunes Slovaques dont je découvrais à peine la langue. En dehors des murs de l'université, les rues de Bratislava ou les quais du Danube me renvoyaient les mots

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Marina – l'émergence d'une conscience slovaque – étaient devenues celles de tout un peuple : le service culturel me demanda même de lui trouver un exemplaire du poème de Sládkovič.

– Ce jeune stagiaire est intuitif et a le sens des contacts, avait conclu l'ambassadeur devant quelques esprits chagrins qui spéculaient sur les intentions russes et les possibles retournements de situation.

Mon imprudence, pour ne pas dire ma légèreté, avait payé. Lorsque ces propos me furent rapportés, je connus un moment d'euphorie : peut-être étais-je doué après tout pour la diplomatie, bien que l'économie m'attirât davantage ? On ne croit pas, à cet âge-là, au revirement de la chance.

Les lilas fleurirent en mai. Ils feraient mentir, j'en étais sûr, Marina ; le printemps ne s'achèverait pas avec eux ; elle aussi, débarrassée de vieilles peurs ou de ces inhibitions schizophréniques que suscitent les régimes totalitaires avec ce divorce entre les mots et la pensée, finirait par me parler, par se livrer un peu, peut-être par m'aimer. C'est alors que la Française de Langues-O m'apprit, pour l'avoir entendu sur son transistor à ondes courtes, que la Sorbonne était occupée par les étudiants, avant que les forces de police ne la fassent évacuer. La curiosité changea de camp : c'était elle et moi surtout, à cause de ma proximité supposée avec l'ambassade, qu'on interrogeait sur la nature et les chances de cette révolution qui, à Paris, ne disait pas encore son nom mais dressait déjà ses premières barricades. Il y eut quelques images dans les médias locaux, partagés entre la description du soulèvement étudiant puis populaire contre « la société de classe » et le souci de ne pas donner de mauvais exemples en cette période tendue de l'histoire tchécoslovaque. Mes tentatives d'en savoir plus par l'ambassade, outre des

communications téléphoniques aléatoires, se soldèrent par des réponses évasives.

La radio de la Française restait donc la première source de nos informations sur les événements parisiens. Après les cours nous nous retrouvions dans sa chambre, entre Occidentaux, autour du poste. Nous apprîmes ainsi que le 7 mai les étudiants avaient chanté l'Internationale devant la tombe du soldat inconnu. À Bratislava, comme dans toute la Tchécoslovaquie, elle venait juste de passer de mode. Cette révolution que j'avais appelée de mes vœux en terre étrangère se déployait tout à coup à fronts renversés. Loin de Paris, je ne savais que penser. La révolution chez les autres est plus facile à vivre que chez soi et la distance accentuait mon inconfort : la circonspection que je reprochais presque à Marina vis-à-vis des évolutions en cours dans son pays m'apparut tout à coup sous un autre jour. Au moment où le mien vacillait vers l'inconnu, j'étais moi aussi enclin à modérer mes enthousiasmes : il est aisé de se prononcer sur le destin d'autrui, d'y anticiper un tournant décisif, plus ardu de savoir où l'on veut aller soi-même. Ce qu'on appelle « tourner la page » chez les autres revient souvent, transposé chez soi, à la déchirer. Peut-être le « oui, mais... » qui rythmait l'ossature bipartite des exposés Sciences-Po, cette habitude de peser le pour et le contre, qui fait chez nous les grands commis de l'État mais non les grands politiques, avaient déjà, sans que j'y prisse garde, moulé mon esprit.

De loin, ce printemps 1968 qui promettait l'amour et pas la guerre me paraissait quelque peu factice : le conseil donné par mes parents, auxquels je réussis à téléphoner avec beaucoup de difficulté et qui m'enjoignirent de ne pas rentrer, me conforta dans ces doutes.

– On est plus tranquille de te savoir loin des manifs et des bagarres, avoua mon père.

– Au moins, là où tu es, les choses se passent dans le calme, renchérit ma mère, vertu qu'elle semblait encore mettre au crédit des pays dits socialistes.

Je m'attendais à ce qu'ils accueillissent cette ébullition de notre jeunesse avec effusion : je n'avais pas réfléchi au symbole de cette révolte des élèves contre les maîtres, des apprenants contre les détenteurs du savoir. Le ralliement à chaud de certains professeurs au mouvement ressemblait à une abdication plus qu'à des déclarations de foi, en l'occurrence bien tardives. Celui des syndicats et des partis de gauche tardait à venir. Brusquement s'imposa à moi, non pas la réserve de Marina vis-à-vis de ce printemps qui n'avait pas encore ici trouvé son nom, mais sa sérénité exemplaire. Elle ne laissait pas les événements avoir prise sur le tracé de la route qu'elle s'était fixée et dont elle seule connaissait le but. De celui-ci, elle ne disait rien, non par défiance vis-à-vis de moi ou des autres étudiants, mais pour se préserver sans doute de toute influence extérieure qui pût altérer son jugement.

Je tombai sur elle en me rendant chez l'étudiante de Langues-O et m'aperçus à cette occasion qu'elle occupait une chambre voisine. C'était le soir du 10 mai, la tension montait dans le Quartier latin, nous étions partagés entre ce rêve d'une société plus libre – et, à notre âge, nous avons tendance, en disant « société », à penser « amour » – plus égalitaire surtout, et la conscience des risques que comportaient les débordements prévisibles.

– Que se passe-t-il en France ? demanda-t-elle.

Je lui expliquai la raison de mon incursion chez sa voisine française. Quant aux événements de France, j'étais bien

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Allemands s'exaspéraient de ce contretemps qui exposait le convoi de déportés trop longtemps en pleine ville. Encore que nul ne s'en souciât, sinon Vilma, à qui le couvert des taillis enneigés parut tout à coup un havre de paix et de sécurité qu'il lui tardait de regagner au plus tôt. Elle répugnait toutefois à rentrer les mains vides, à avoir pris tous ces risques pour rien. Elle décida d'attendre le départ des convois et des soldats, cachée derrière un amas de ferraille en bout de quai, à la limite des broussailles où elle pourrait s'enfuir si le danger se rapprochait. Tout à coup, des cris perçants lui parvinrent, suivis de détonations. Apparemment une femme avait tenté de s'échapper et avait été aussitôt abattue : elle distinguait mal les détails à la distance où elle se trouvait, sinon la forme d'un corps étendu sur le quai et que sans attendre ensevelissait la neige. Peu après, les convois s'ébranlèrent l'un après l'autre dans un vacarme strident d'essieux et de cris rauques. Déjà on emportait le corps et cela mobilisait les miliciens qui surveillaient la gare.

Ce fut alors qu'elle l'aperçut, couché entre les deux voies d'où s'étaient ébranlés les convois : elle crut d'abord à un autre corps, car il y avait eu plusieurs coups de feu et la neige estompait les contours. Ou un bagage tombé du train, Dieu sait comment. Quelque chose en tout cas qui pourrait servir, de retour à la hutte, une étincelle de joie, aussi funeste soit-elle, qui réchaufferait l'air glacé, qui ferait mentir le malheur. Indiscipline de la joie tzigane, déconnectée de toute réalité objective... Il fallait profiter de ce que les miliciens vaquaient à leur funèbre besogne pour en avoir le cœur net. Vilma sortit précautionneusement de sa cachette. Les flocons étaient devenus plus denses, faisant des silhouettes emportant le cadavre une procession de fantômes et la rendant du même coup invisible.

Maintenant qu'elle s'approchait, cela ne ressemblait pas à un paquet ordinaire, ni à une malle, plutôt à un étui d'instrument de musique ; elle pensa à son mari, musicien, qui fabriquait lui-même ses instruments et dont le violon s'était perdu dans l'évacuation nocturne du village tzigane. Quant à lui, il avait été embarqué pour le camp de travail de Petič pour participer à la construction d'une voie ferrée stratégique par laquelle l'armée allemande espérait alimenter le front de l'est. L'étui était trop important pour un violon : un violoncelle, peut-être... Oui, c'était bien cela, un étui pour violoncelle. Ça pouvait toujours servir, quand la paix reviendrait, qu'il y aurait à nouveau des bals, des mariages, des orchestres et que la musique serait la revanche des Tsiganes. Vilma fut déçue de voir que l'étui était fendu et laissait passer l'air ; il protégerait un instrument des coups, mais non des écarts de température ou d'humidité qui peuvent l'enrouer définitivement. Et il était trop léger pour contenir un violoncelle. Il était dangereux de s'attarder ; elle s'empara prestement de son maigre butin, se réservant d'en inventorier le contenu plus tard. Elle s'éloigna rapidement de la gare et de ses miasmes de mort. Elle marcha un moment le long d'une route, l'étui en bandoulière, disparaissant derrière un arbre ou un taillis dès qu'elle décelait un bruit de moteur. Les véhicules, essentiellement militaires, étaient rares. Néanmoins elle préféra bientôt couper à travers champs et boqueteaux. La neige tombait de plus en plus dru, faisant disparaître tous repères. Vilma enfonçait jusqu'au mollet dans son lourd drapé de couches successives, dans l'épais silence blanc, se félicitant presque de ce que l'étui pesât si peu. Loin du sentiment de sécurité auquel elle aspirait en s'écartant de la route, une vague inquiétude s'emparait d'elle, l'impression d'être chevillée au sol, comme font les morts en goguette qui viennent vous tirer par les pieds, farceurs et menaçants. Seuls ses pas venaient

s'inscrire dans cette étendue uniforme et encore s'effaçaient-ils aussitôt ; ni lièvre ni oiseau, loup ou renard n'avaient laissé leur empreinte, comme si tout témoignage de vie eut été proscrit sur cette planète morte, si semblable à ce que son imagination lui décrivait du royaume des esprits. Elle voyait à peine à deux mètres devant elle, faillit heurter de plein fouet un bouquet de bouleaux chauves, poussa un cri, croyant à une présence maléfique, s'arrêta, égarée, à la recherche du moindre indice, de la moindre ondulation qui pourrait rappeler un cours d'eau gelé, une sinuosité familière du paysage : tout n'était que brouillard. C'est alors que, derrière son dos, monta un pleur si inattendu et si lugubre qu'elle se figea, pétrifiée d'épouvante. Elle se retourna, il y eut un bref silence, puis le pleur repris de plus belle, à nouveau derrière elle, comme pour se moquer. Plusieurs fois elle fit ainsi demi-tour sur elle-même et à chaque fois l'esprit funeste en faisait autant. Un corbeau, dérangé dans son absoute quotidienne, s'envola lourdement et Vilma chercha désespérément à se convaincre que c'était son croassement qu'elle avait entendu. Puis, à nouveau, les pleurs dans son dos, qui cette fois s'étranglaient de rage : malgré l'air glacé où fumait son haleine, Vilma sentit la sueur couler sur son front. Elle n'avait plus aucun doute, c'était le *mulo* de son enfant morte qui la tourmentait ainsi, qui lui demandait peut-être de la rejoindre, de ne plus la laisser seule, elles avaient rendez-vous dans ce bosquet blanc et chauve où s'arrêtait sa vie terrestre, sans trace aucune, ni devant ni derrière elle où la neige recouvrait tout. Il est vain de lutter contre les sortilèges. Elle pensa s'adosser au tronc d'un bouleau et attendre jusqu'à ce que le grand sommeil la prenne ; on retrouverait son corps au printemps, il y aurait des oiseaux dans les arbres et leur chant emporterait toute la tristesse de ce qu'avait été sa vie. Elle ne se rappelait pas avoir commis de mal, sinon de n'avoir pas su protéger son enfant ; elle

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

j'aie gardé en mémoire le son de sa voix prononçant ce mot abhorré, « *špinavá* », *sale* en slovaque, avec cette moue de dégoût qui boursouflait ses lèvres pâles.

Par la suite, Marina me parla souvent de l'importance de ces premières années d'école, du drame de l'absence de maîtres parlant le romani pour faciliter l'acclimatation des enfants rom et le passage à la langue vernaculaire, au slovaque en l'occurrence. En revanche, elle n'évoquait presque jamais ses années d'adolescence, ou alors furtivement : comment devenir une jeune fille au village tzigane – ce village qui ne la « contenait pas » tout entière – sans un fort sentiment d'appartenance à la communauté ? Elle esquiva toujours mes curiosités à ce sujet. Je supposais que la part d'intime y était trop essentielle. Le hasard seul me permit, quatre décennies plus tard, de lever un coin du voile. Mais, à cette époque, Marina préférait passer directement de l'école primaire à son entrée à l'université qu'elle ressentait comme une revanche sur son échec au conservatoire.

Selon ce qu'elle m'expliqua cette nuit-là, les mêmes raisons qui l'avaient éliminée du conservatoire conduisirent, par un raisonnement inversé, à lui ouvrir le chemin de l'université. Les communistes avaient interdit l'emploi du terme *Rom* qui, particularisant une fraction importante de la population de Tchécoslovaquie, un mode de vie grégaire, jugé arriéré, une « culture » qui ne méritait pas ce nom à l'aune des exigences marxistes-léninistes, faite de superstition, d'ignorance des lois, d'illettrisme, heurtait de plein fouet la volonté affichée d'assimilation du régime. Leur rééducation en « hommes et femmes socialistes » était donc une priorité. Marina évoqua les

enfants emmenés de force à l'école, sous bonne garde des chiens policiers, encasernés dans des classes où, faute de parler la langue, ils ne comprenaient rien ; l'artisanat abandonné au profit d'une politique des grands chantiers impliquant le transfert, notamment en Bohême, de populations reléguées dans les travaux les plus ingrats... Ces méthodes brutales s'avérèrent souvent contre-productives, éloignant de l'idéologie officielle ceux-là mêmes que l'on prétendait y rallier. L'absence de cadres rom susceptibles d'exercer une influence sur ces communautés finit par être identifiée comme l'obstacle majeur. Ce fut la chance de Marina. Si l'excellence de ses résultats scolaires avait fait oublier à ses maîtres qu'elle venait du village rom, ce n'était pas le cas des autorités qui ne manquèrent pas de s'en souvenir lorsqu'elle postula pour entrer à l'université, comme elles s'en étaient souvenues quand elle avait tenté d'entrer au conservatoire. Cette fois les choses se présentaient différemment : on avait besoin d'elle.

– Le Comité régional m'a convoquée. J'ai été reçue par le responsable de l'éducation. J'étais très impressionnée. Il m'avait vu jouer à plusieurs reprises dans l'orchestre de Románek où je continuais à me produire pour financer ma scolarité : il fallait quand même payer la cantine, le bus, les achats de livres... Il était grassouillet de corps et de visage avec un front proéminent plus qu'intelligent, il avait deux dents gâtées sur le devant qui me faisaient penser à un faire-part de deuil. Il m'a saluée avec un « *Čest práci !* », « Honneur au travail ! » très communiste. C'était une salutation tout à fait réglementaire, mais je ne pus m'empêcher d'y voir une allusion au reproche ordinaire que font les *gadjé* aux Tsiganes d'être des tire-au-flanc congénitaux. Il m'a félicitée pour mes résultats scolaires et la qualité de mon slovaque. Il était bon que je connaisse aussi le romani, même si cette langue devait disparaître : « Est-ce que tu vois quelque part

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

inhabituelle ; j'eus l'impression d'avoir reperdu en ces quelques jours où je ne l'avais pas vue toute cette distance que nous avions accomplie l'un vers l'autre : je dis nous, certain qu'il ne s'agissait pas d'une illusion d'optique, que j'avais acquis – sans pouvoir préciser laquelle – une place dans la vie de Marina comme elle en occupait une désormais dans la mienne. Si je n'avais couru qu'après sa beauté, une telle prétention pourrait être taxée de suffisance. Elle avait pu m'éblouir lors de notre première rencontre : je savais aujourd'hui qu'elle m'importait moins que sa part d'ombre. Elle conférait à notre relation une profondeur que je n'avais connue ni n'ai retrouvée avec aucune autre. Je sentais que chacun de ses gestes, de ses mots, de ses silences s'inscrivait dans une perspective dont elle était seule maîtresse, se rapportait à un combat dont les tenants et aboutissants m'échappaient encore mais qui serait celui de toute une vie. Les moments que nous partagions m'y incluaient sans même que j'aie à le vouloir. Auprès d'elle j'apprenais qu'il faut faire les choses du quotidien non parce qu'elles sont nécessaires mais parce qu'elles sont sacrées. Moi qui n'avais qu'une vision utilitaire des langues, je comprenais aujourd'hui la signification de ce proverbe selon lequel « autant de langues tu connais, autant d'hommes tu es » que Marina m'avait appris en slovaque. Désormais je me promettais de consigner moi aussi les mots qu'elle m'enseignait sur un cahier : ils ne me feraient ni Slovaque ni Rom (car parfois, pour comparer le génie respectif des langues, elle tenait à me montrer le caractère imagé du romani, son inclination à la poésie et à l'émotion exacerbée qui sont au fond une seule et même chose), mais j'avais la faiblesse de penser qu'ils me faisaient plus humain, qu'ils faisaient, chacun à sa manière, entrer les êtres incomplets que nous sommes en résonance avec la vastitude de l'Esprit. J'enviais à Marina jeune femme ces certitudes forgées sur les incertitudes

d'une enfant trouvée.

– Ne restons pas là, dit-elle, apparemment pressée de s'éloigner des environs immédiats de l'université où nous pouvions croiser à tout moment d'autres étudiants. Si nous allions faire un tour sur l'autre rive ?

Nous nous engageâmes sur le pont de bois. Je sentais qu'elle retardait le moment d'entrer dans le vif du sujet. La largeur du pont lui accordait un délai supplémentaire de réflexion et la possibilité de vérifier que nous n'étions pas suivis. L'eau clapotait en cadence sur les piliers, mais j'y cherchais en vain, malgré le beau ciel de mai, le bleu d'une valse célèbre ; le fleuve avait déteint et lorsque, me retournant comme elle, je découvris le reflet de la ville, il me parut lui aussi fade et délavé.

Pour rompre ce silence qui me pesait, je lui relatai l'intimidation dont j'avais été l'objet. Elle ne parut pas étonnée, fronçant juste un peu les sourcils quand je parlai de la voiture noire qui avait fait fuir mes agresseurs.

– Tu as porté plainte ? s'inquiéta-t-elle.

– Non, mais je suppose que la police est au courant.

– Tu as bien fait. À mon avis, ils ont voulu te faire peur mais n'avaient pas l'intention de te faire du mal.

– Qui ça, « ils » ?

– Je suppose que c'étaient mes frères. Ils travaillent à la construction du nouveau pont. Enfin, c'est la manière positive de dire qu'ils travaillent sur les chantiers de démolition du quartier juif.

– Tes frères ?

– Ceux de Jožko, si tu préfères : mon jumeau de lait.

Je la regardai, un peu perdu, essayant de recoller les morceaux manquants de la vie de Marina. Mis à part les activités

musicales de Románek et de Jožko, elle avait fait l'impasse sur à peu près tout ce qui concernait sa vie de famille au village rom.

– Je sais que tu vas bientôt partir, reprit-elle d'un ton las inhabituel, et peut-être n'aurons-nous plus l'occasion de nous revoir une fois que tu seras reparti en France. Ici, personne ne parle de la vie des Tsiganes : le régime les cache, il en a honte au fond, il voudrait les effacer du paysage comme on efface là-bas la synagogue et le quartier juif. Si je t'en parle, c'est pour que tu saches que ce problème existe, peut-être que ton ambassade s'y intéressera : aujourd'hui les Rom ne sont pas un sujet de recherches, dans aucune de nos universités. Si on continue à ne pas en parler, un jour ce sera un vrai problème, une honte, pas seulement pour la Tchécoslovaquie et ses voisins, mais pour l'Europe tout entière. Ce n'est pas facile d'en parler : moi aussi, j'ai honte. J'ai honte parce que j'ai un frère en prison, et qu'à cause de cela je dois me plier à des choses que je n'aime pas pour obtenir de pouvoir lui rendre visite, solliciter des autorisations d'absence... Et j'ai honte d'avoir honte : c'est une honte nourrie par les Rom eux-mêmes qui, chaque fois qu'ils le peuvent, essayent de camoufler leur origine ; ici, ils préfèrent se faire passer pour Hongrois par exemple. Je ne crois pas qu'il existe au monde un autre peuple aussi négatif à l'égard de sa propre identité, aussi désintéressé de sa propre histoire, de sa provenance. J'ai résolu de faire en sorte que cette honte donne un sens à ma vie : c'est ma seule façon de payer ma dette aux Tsiganes. À Vilma, à Románek, à Jožko qui a écopé de huit ans... pour trafic de devises. Au début, il proposait un cours avantageux aux touristes étrangers. Il rôdait autour de leurs cars. Avec des devises étrangères, on peut obtenir des tas de choses inaccessibles dans les magasins ordinaires. La plupart du temps, les policiers du coin étaient de mèche. C'était illégal mais ce n'était pas du vol : le vrai vol, c'était le cours du change, vu ce

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– Il a dit cette phrase magnifique : « La réforme oui, la chienlit non ! »

Il avait dit le mot en français avec une sorte de délectation.

– Excusez-moi, je n’ai pas trouvé de traduction approchante en slovaque, nous dirions : *mascarade* peut-être ; le russe offre plus de choix : *saleté... cochonnerie... raspoutitsa* ! On saisit beaucoup de choses à travers les dictionnaires...

Il égrenait les mots russes avec une espèce de sobriété jouissive.

– Que pensez-vous qu’il advienne maintenant ? Il semble que les Français aient choisi, au moins les Parisiens...

J’avouais mon ignorance, ne sachant très bien où il désirait en venir.

– Je souhaite que tout rentre dans l’ordre chez vous, que la France continue à donner l’exemple. Votre stage va bientôt s’achever je crois ?

– Il y a encore des cours en juin, dis-je.

– Bien sûr, bien sûr ! Mais c’est la période des examens, les professeurs sont moins disponibles. Je comprendrais qu’il vous tarde de rentrer à Prague. J’espère que vous garderez un bon souvenir de votre séjour à Bratislava. Un peu agité peut-être ? Mais il faut bien que jeunesse se passe, chez vous comme chez nous, n’est-ce pas ?

– J’espère avoir encore le temps de visiter un peu la Slovaquie, lançais-je à la hâte.

– Dans ce cas, il faudrait déposer dès maintenant les demandes d’autorisation, cela risque d’être un peu compliqué en ce moment : vous avez vu qu’on annonce des manœuvres militaires en juin dans tout le pays. Ce n’est guère propice au tourisme. Cela étant, les étudiants font traditionnellement un voyage de fin d’année : une excursion est prévue dans le « paradis slovaque » qui est la partie orientale la plus belle du

pays. Je suis sûr que, dans ce cadre-là, il n'y aurait pas d'inconvénient à ce que vous vous joigniez à eux...

Je ressortis de chez le recteur le cœur noué : de quelque manière que je les pris, les messages qu'il venait de me faire passer étaient de mauvais augure. Le renversement de situation en France lui inspirait apparemment de détestables idées et il ne devait pas être le seul. Dans les hautes et basses sphères du régime, nombreux devaient être ceux qui se rongeaient les sangs à l'idée de perdre leurs privilèges et d'être tenus un jour de rendre des comptes. Si j'avais bien compris, l'approche la plus appropriée de la chienlit était russe et les manœuvres militaires – dont l'annonce à la mi-mai n'avait pas entamé l'euphorie générale – pourraient bien initier la cure. Mais, par un égocentrisme que le Parti eût avec raison qualifié de petit-bourgeois, je retins avant tout que mon séjour touchait à sa fin, que bientôt il me faudrait quitter Marina, sans assurance de la revoir un jour, et – aussi diplomatiquement que cela m'ait été dit – que j'étais peut-être devenu *persona non grata* à Bratislava. Je décidai d'aller derechef prendre la température auprès du président des étudiants communistes. J'annonçai à Rybár mon intention de m'associer au voyage de fin d'études en Slovaquie orientale.

Il m'apprit que le voyage aurait lieu après la mi-juin. Au moment où je le quittais, il me tendit un petit carnet noir.

– Je crois que ceci est à vous, dit-il. On me l'a rapporté aujourd'hui même. Il n'y a pas votre nom, mais il est en français et vous n'êtes que deux à l'université...

Je dus blêmir en reconnaissant l'agenda où je notais les conversations de café. Comment avais-je pu l'égarer ? Qui aurait pu me le subtiliser et où ? Dans ma chambre au foyer, au moment où je prenais ma douche au bout du couloir ? Dans la

poche de ma veste dont, avec les premières chaleurs, il m'arrivait de me défaire sur le dossier de ma chaise à la terrasse des cafés ? Il ne faisait aucun doute que tout était lié : la perte du carnet, la convocation du recteur, le souhait exprimé sans fard de mon prochain départ, la réserve grandissante de Marina à mon égard qui confinait à la gêne. Brusquement venait de s'imposer à moi l'idée que ma vie, depuis le début de mon séjour à Bratislava – et sans doute avant même, à Prague, dès que j'avais mis le pied en Tchécoslovaquie – était totalement transparente pour les autorités. Il n'était pas jusqu'à l'allusion du recteur à ce qu'on pouvait tirer des dictionnaires qui ne me rappelât mes conversations avec Marina et le désordre de sa chambre, ces listes de mots échappées de celui, franco-slovaque, qu'elle venait d'acheter, grand ouvert sur son lit. Je m'efforçai de me rassurer en me félicitant de n'avoir jamais mis la moindre indication sur le lieu, le jour ou les personnes qui avaient prononcé les phrases que je notais, pas même des initiales. On y eût cherché en vain la moindre trace de mes rencontres avec Marina, jamais mentionnée. Une écriture cursive, des abréviations, une sténo très personnelle, ne faciliteraient pas le déchiffrement de mes gribouillages en français qui, en l'absence de commentaires dont je m'étais gardé, n'apprendraient rien aux indiscrets qu'ils ne sachent déjà ou n'aient entendu maintes fois dans les couloirs de l'université. Une seule question m'importait désormais : Marina serait-elle du voyage au « paradis slovaque » ? Ruminant ces pensées, je repris le chemin des collines qui, dans le secret de mon cœur, restait lié à notre première promenade ensemble : ce parcours avait le don de m'apaiser. Mais le long du chemin, luxuriant de verdure, tous les lilas avaient défleuri.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

chancellerie avait un peu perdu de vue l'objet de ma mission et son utilité. Tous les regards étaient tendus vers les prochaines législatives. Après l'incendie partiel de la Bourse où d'aucuns avaient cru voir vaciller le symbole du capitalisme, la reprise du travail dans nos entreprises publiques et l'évacuation de la Sorbonne semblaient remettre les pendules à l'heure. On m'écouta à peine lorsque, dans la cage de verre, j'émis l'idée que cette reprise en mains pouvait donner des idées ici aussi. L'ambassadeur, comme toujours, me demanda d'argumenter : je n'avais à présenter que les propos du recteur, sur lesquels je ne tenais pas à m'étendre car j'aurais dû parler des circonstances qui avaient entouré cet entretien, d'où il ressortait qu'on se passerait désormais volontiers de ma présence à Bratislava. Je fus bref, peu convaincant parce que peu convaincu moi-même. Je n'étais plus habité par ce feu sacré des premières semaines et j'en connaissais la cause : la perspective de quitter bientôt Marina occultait, au-delà de mes facultés de raisonnement, mes envies de voir changer le monde. Le conseiller politique marmonna que mes dires relevaient du café du commerce et qu'il fallait s'en tenir à une exégèse affinée de la presse : de toute façon, ce n'était pas à Bratislava que les choses se décideraient. Façon de dénier à ma mission tout intérêt réel. Loin de lui en vouloir, j'en tirai la conclusion que l'on ne s'opposerait pas à ce que je prolonge mon séjour par une incursion au paradis slovaque que ceux qui l'avaient visité s'accordaient pour décrire comme l'une des régions les plus luxuriantes et pittoresques de la Slovaquie orientale.

À mon retour à Bratislava, j'eus la désagréable surprise de constater que Marina était déjà repartie dans son village de l'est, sitôt après sa soutenance de thèse. Voulait-elle m'échapper ou fuir son « contact » ? L'étudiante de Langues-O me remit de sa

part un mot cacheté, sans doute volontairement impersonnel ainsi que l'était toute correspondance en ces temps-là : elle s'excusait d'abrégé nos cours mais m'invitait à visiter son village. Comme elle l'avait promis, elle viendrait me chercher au camp de vacances. Je ne savais comment interpréter ce message équivoque. Prenait-elle ses distances vis-à-vis de moi, avait-elle peur ou rusait-elle avec le système ? Un peu des trois sans doute... À force de ressasser les bribes de notre dernière rencontre sur le vieux pont j'échafaudai une théorie qui n'était peut-être pas loin de la vérité et surtout m'entretenait dans l'idée que je comptais encore pour elle : en me laissant l'embrasser alors que nous étions sans doute suivis, elle avait satisfait à ce qu'on exigeait d'elle ; en quittant Bratislava en mon absence, elle accréditait la thèse d'une rupture dont la responsabilité m'incombait ; en me retrouvant en Slovaquie orientale, elle pourrait toujours arguer d'avoir tenté de renouer les fils, sans grands risques maintenant que mon départ était proche. Si séduisante que fût cette hypothèse, elle laissait sans réponse la question lancinante de savoir si son baiser avait été amoureux et si nos retrouvailles ne seraient qu'un jeu...

Je fus le seul occidental à me joindre au camp de vacances, les autres étudiants – mis à part un Polonais et une Bulgare – ayant, sitôt la fin des cours, regagné leurs pays respectifs. Le recteur, soucieux malgré tout de préserver le lien récemment tissé avec l'ambassade, m'avait laissé entendre que c'était là une faveur particulière qu'on me faisait et qu'il conviendrait de n'en point abuser : une semaine au plus. Je supposai que les suivantes seraient dévolues à des occupations qui ne concernaient que les peuples frères... Deux ou trois cars poussifs nous emmenèrent sur de mauvaises routes dans une puanteur d'essence et de renfermé : peut-être les mêmes qui,

sous couvert d'excursion touristique, conduisaient – il n'y avait pas si longtemps encore – les prisonniers politiques aux mines d'uranium. Pourtant régnait dans le car une excitation particulière ; un journal que je ne connaissais que de titre, *Literarni Listy*, passait de main en main. Seul Rybár ne manifestait aucune curiosité. Un nom revenait régulièrement dans les discussions auxquelles je finis par me mêler :

– Qui est ce Vaculik ? demandai-je à mon voisin.

– Ludvik Vaculik ? Un écrivain. Tiens, regarde ça ! Il vient de publier un manifeste.

Un titre barrait la page : « 2 000 mots ». Je déchiffrai avidement l'article. L'auteur invitait à combattre « contre les vieilles forces, contre tous ceux qui ont abusé de leur pouvoir et dégradé le patrimoine collectif » et à former pour ce faire des conseils et commissions de citoyens. Suivait une longue liste de signatures.

– Tu vois, dit-il, nous allons vraiment vers le paradis slovaque. Nous allons redevenir ce que nous avons déjà été, avant Hitler, avant Staline et... les autres : la démocratie la plus avant-gardiste que nous étions lors du fondement de la Tchécoslovaquie. Ce pays était alors une idée neuve en Europe. À partir de maintenant tout va redevenir possible !

Il était étudiant en droit, le visage poupin auquel des lunettes rondes ne parvenaient pas tout à fait à donner l'air d'un intellectuel. Encore prudent dans l'expression (il n'avait cité aucun dirigeant du pays), il s'enflammait dans le ton, galvanisé par la gaîté qui avait gagné tout le car au fur et à mesure que le journal circulait de siège en siège, embrasant les cœurs comme de l'amadou.

– Tu comprends, ce ne sont pas les 2 000 mots qui nous étonnent : tout ça, on le savait depuis longtemps. C'est de les voir écrits : c'est cela qui est miraculeux !

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ne serait jamais la mienne, qui ne concernait pas le *gadjo* que j'étais et à laquelle Marina ne saurait échapper. C'était cela qu'elle avait voulu me faire comprendre en m'amenant ici. Tel était le but de cet itinéraire qu'elle avait fléché de façon pour moi invisible : une carte du Tendre qui, entre Renaissance et estime, ne me donnait droit qu'à la tendresse.

Le nom de Jožko revenait souvent. Marina me traduisait. J'étais un peu surpris que Vilma s'adressât si longuement à moi.

– Je lui ai dit que tu travaillais à l'ambassade de France, avoua-t-elle. Je ne suis pas certaine qu'elle se représente exactement de quoi il s'agit, une administration *gadjo* de plus, mais sûrement pour elle tu es quelqu'un d'important. Elle espère juste que tu puisses faire quelque chose pour Jožko.

– Mais Jožko n'est pas un prisonnier politique, c'est toi-même qui me l'a dit ! J'avais conscience d'avoir l'air de me défilier ; cependant je voulais encore moins donner de faux espoirs. Mais Marina savait à quoi s'en tenir :

– Tous les prisonniers étaient, jusqu'à l'arrivée de Dubček, censés être des condamnés de droit commun. Le fait que Jožko soit tzigane, donc a priori « asocial, inapte au travail » – comme dans les camps nazis –, a contribué à alourdir sa peine. Il devrait être sorti depuis longtemps. La police aurait moins de moyens de pression sur moi...

– Il est possible que ceci explique aussi cela... Tu ne serais pas obligée de m'embrasser sur les ponts !

Je regrettai aussitôt cette plaisanterie de mauvais aloi, dite en anglais de sorte que Vilma ne puisse comprendre : elle sous-entendait que Marina elle-même constituait un facteur retardant pour la libération de son « jumeau ». Marina ne releva pas :

– J'y ai pensé aussi... Il est évident que l'ambassade ne peut s'intéresser à ce cas particulier. La seule chose que je voudrais te demander, c'est... disons... si tu pouvais évoquer la situation des Rom dans ton rapport... maintenant que tu en as un petit

aperçu.

– Je te le promets, mais ce ne sera pas un rapport qui changera les choses.

– Au moins le mot Rom y figurera : sais-tu que jusqu'à maintenant c'était un terme interdit, soi-disant en raison de sa connotation ethnique. Pourtant Rom veut dire simplement Homme. Mais il est une spécificité humaine que le mot Rom n'a jamais incarné pour aucun régime, pas plus pour les Habsbourg que pour les communistes : c'est l'homme en constant devenir. Les Rom ne vivent qu'au présent, sans lumière sur leur passé et sans rêve d'avenir. C'est leur conception du bonheur, la philosophie cachée de ces cabanes faites de bric et de broc : s'enraciner dans l'éphémère et ne rien attendre de la vie.

– Mais ces enfants qui dorment par terre ?

– Ce sont ceux des frères de Jožko : ceux que tu as... rencontrés. Eux sont toujours sur les chantiers à Bratislava. Dans la journée les *boria* les laissent à la garde de Vilma. Les petites filles sont au plus jeune, le garçon à l'aîné. C'est aussi pour eux que je me bats. Pour qu'ils aient un avenir... au risque qu'ils soient un peu moins Rom.

J'aurais fait n'importe quoi pour lui venir en aide. Dans le moment même où je croyais mieux la comprendre, je mesurais tout ce qui nous séparait ; je saisissais ce que signifiait l'expression qu'elle utilisait souvent : « Vivre dans des mondes parallèles. » Nous avons vécu côte à côte, très proches sans doute – je le savais pour moi, je le supposais pour elle – mais seulement côte à côte. Ce constat me la rendait plus belle encore, plus chère, parce qu'inaccessible. J'aurais pu défier la dictature, la police, un système dont je croyais alors que les jours étaient comptés. D'autres s'étaient aimés par-dessus le rideau de fer et avaient fini par se rejoindre. Je ne pouvais me mesurer à la prégnance des lois rom dans la vie de Marina, dont

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

non loin du consulat soviétique. Nous flânâmes un peu dans les rues. J'avais du mal à m'arracher à ces lieux que je ne reverrais sans doute pas avant longtemps, sans imaginer toutefois que quatre décennies s'écouleraient d'ici là. Je souhaitais prolonger ces derniers instants avec Marina. Le chemin de la colline me rappelait aussi notre première promenade. La discussion se poursuivit autour d'une bouteille de Tokaj : à onze heures passées nous célébrions encore le vent de liberté qui soufflait depuis le printemps. Ici comme en France, ses retombées ne manqueraient pas de favoriser le rapprochement des peuples... Tout d'un coup, il se fit un silence autour de la table ; nous prêtâmes l'oreille à un bruit inhabituel qui venait du dehors, lointain d'abord puis de plus en plus fort. Comme un cliquetis de chaînes, mais en plus sourd. Quelques détonations, étouffées par la distance, firent penser à un feu d'artifice, comme il y en avait de temps à autre sans qu'on sût très bien ce qu'on célébrait. Marina se dirigea vers la fenêtre. Le ciel était noir, à part les étoiles. Quelqu'un cria dans la rue. Marina entrouvrit la croisée. On entendit distinctement : « Ils arrivent ! » Cri assourdissant qui déchirait les profondeurs de cette nuit trop sereine, non par son intensité mais par sa charge explosive de désespoir. Le sang se figea dans nos veines. Nous venions de reconnaître le roulement des chenilles sur les pavés. Les tanks approchaient. On tirait aussi des fenêtres du consulat, sans doute pour dissuader toute intrusion. Soudain la vitre derrière laquelle se tenait Marina explosa. Comme dans un ralenti je la vis vaciller avant de s'affaisser à terre. Nous nous précipitâmes. Un filet de sang fleurissait sur son chemisier.

Bratislava, 21 août 1968

Je l'avais crue morte. J'avais hurlé son nom : « Marina ! » À vrai dire, je ne m'en souviens pas : ceux qui étaient là me l'ont dit, plus tard dans la levée du jour. Je me souviens d'une sensation d'étouffement, comme si tout l'oxygène de la pièce s'était enfui par la fenêtre ouverte, comme si c'était moi qui avais reçu la balle. Jusqu'à ce que quelqu'un, l'ayant tirée en arrière, dise : « Elle respire ! » ; et j'ai recommencé à respirer, faiblement comme elle. Moi aussi j'ai été tiré en arrière, j'ai entendu le bruit mat de la fenêtre qu'on refermait, je ne reconnaissais plus les voix autour de moi, ni le sens des mots slovaques. Sans Marina, le monde m'était indistinct, indéchiffrable. Au moment où, sur le départ, je me résignais à perdre Marina, je refusais de toutes mes forces que le monde la perdît. Si je partais, c'était pour la laisser à sa place, dans le halo vacillant de l'*udud*, dans le clair-obscur des mots intraduisibles, dans cette connaissance qu'elle avait de toute chose par son ombre portée...

Tels les éclats de mitraille dans le corps d'un blessé, je porte en moi les brisures de ces heures terribles. J'en revis encore chaque détail. Cette sensation d'asphyxie jusqu'à ce que quelqu'un dise : « Il faut appeler un docteur. » Le téléphone est coupé... « Il y en a un qui habite deux maisons plus haut. »

Les deux phrases se détachent dans l'incompréhension des autres : elles sont pareilles à une première marche dans la

remontée du sens. C'est cela qu'il faut faire. Je veux y aller. Pas question, c'est trop dangereux. Ça tire encore des fenêtres du consulat : il ne manquerait plus que cela qu'un membre de l'ambassade de France se fasse descendre par une balle russe ! Les ennuis que je leur attirerais ! Puis l'argument décisif : « Reste près d'elle ! » Je lui tiens la main, comme je l'ai fait devant le retable de Maître Pavol. Cette fois je peux la garder dans la mienne. Je la retiens parmi nous. Aussi longtemps qu'il le faudra. On a ouvert son chemisier. J'oublie que c'est un corps de femme : corps blessé, dont je m'approprie la blessure. Le sang continue de perler. Pansement de fortune. Arrêter le sang. Pas d'alcool pharmaceutique. De la *borovicka*, un tord-boyaux à base de genièvre, fera l'affaire. La brûlure lui fait ouvrir les yeux. Elle me regarde sans me voir. Me devine. J'en suis sûr car elle a souri imperceptiblement. Puis retombe dans l'inconscience. Plus paisible me semble-t-il. Je songe au retable : au quiet sommeil de saint Jean sous le regard du Christ. La quiétude qu'apporte le regard de quelqu'un qui vous aime et ne demande rien. « Je l'aime » et pour cette raison je dois l'oublier. Je le découvre, je me le répète ainsi qu'un vœu de guérison. Ce sacrifice sera mon *ex-voto*. Qu'elle vive mon Dieu, moi qui ne prie jamais, si vous existez, faites qu'elle vive !

Dehors l'accalmie a été longue à venir ; des cars sont arrivés, avec des familles entières de Soviétiques qu'on mettait à l'abri du consulat. Le médecin est venu avec l'aube. Je tenais encore sa main. Il m'a demandé de m'écartier. Au moment où je lâchais ses doigts, j'ai senti une pression légère, tel un signe d'entendement qui ne concernait que nous deux.

– La balle a dû ricocher... elle n'a fait qu'effleurer... la blessure n'est pas profonde. Mais elle a reçu aussi des éclats de verre et a perdu pas mal de sang.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'ambassade, d'affirmer devant l'ambassadeur et ses collaborateurs la pérennité du sentiment national slovaque ? Une autre Marina me l'avait inspirée, dont je ne savais aujourd'hui plus rien, dont j'avais relégué le souvenir dans un de ces « accès interdits » qui rendent vivable l'existence.

Je sonnai à la porte de l'ambassade. Le conseiller économique m'encouragea dans mes projets, me décortiquant les ressorts du « miracle slovaque ». Nous avons été collègues sans le savoir au ministère de l'Économie, mais lui avait opté pour le commerce extérieur et l'étranger. Il voulut savoir pourquoi je n'avais pas persévéré dans la diplomatie. Je lui expliquai que ma mission s'était terminée trop abruptement pour m'en laisser la tentation : ayant traversé la frontière autrichienne sans que mon passeport ne fût visé par les autorités tchécoslovaques et pour cause, je n'avais pu revenir à Prague où mon stage touchait à sa fin. Témoin gênant de l'intervention des troupes du pacte de Varsovie à Bratislava où ma présence avait été nécessairement rapportée, et peut-être ma complicité dans la fuite de trois ressortissants, en mesure d'attester *de visu* des blessés et des morts ainsi que du rejet de l'invasion par tout un peuple – je m'étais même risqué à prendre des photos avec mon premier reflex, un Praktica acheté à bon compte sur place – je ne pus obtenir un nouveau visa : j'étais devenu, sans que ce fût dit, *persona non grata*. J'envoyai néanmoins un compte-rendu détaillé de ce que j'avais vu, en même temps que mon rapport sur « l'idée fédérale en Slovaquie ». Je n'eus aucun écho du compte-rendu dont je suppose qu'il alimenta malgré tout quelque télégramme diplomatique. Le rapport obtint une note correcte, encore que minorée par le conseiller politique. Cela ne l'empêcha pas, ai-je appris un peu plus tard, d'en reprendre des passages entiers dans une note qu'il s'attribua lorsque les

Soviétiques acceptèrent d'accentuer dans les textes le fédéralisme des institutions : ils espéraient, avec cet os à ronger, compenser aux yeux des Slovaques la mort politique de Dubček. En un sens, si Marina m'avait mis sur la bonne voie, elle avait aussi contribué – sans le vouloir davantage – à me détourner de la diplomatie. En remettant les pieds à Bratislava, je découvrais qu'elle avait influencé ma vie davantage que je ne l'avais imaginé.

Bien introduit, le conseiller économique me procura dans la journée même un rendez-vous au cabinet du ministre de l'Écologie où je souhaitais exposer le savoir-faire du groupe en matière d'exploitation de la biomasse. J'avais quelques heures à perdre. Je prétextai souhaiter revoir l'université pour demander à l'attaché culturel si cela serait possible. Il se trouvait que ce jour-là l'ambassadeur y donnait une conférence sur « le génie de la langue française » à la chaire des langues romanes de la faculté de philologie. On me proposa d'y assister. Le conseiller économique m'invita dans un restaurant situé juste derrière l'ambassade, « U Filipa¹⁵ ». Dans le calme d'une arrière-salle voûtée, je déjeunai d'un sandre aux brocolis délectable. Je flânai ensuite sur les quais. Le nouveau pont, surmonté de sa « soucoupe volante » – un restaurant tournant qui devait symboliser, à l'époque communiste, le nec plus ultra de la modernité – que j'avais vu encore en chantier, avait profondément modifié le paysage, ouvrant une tranchée profonde à la place de l'ancien ghetto juif. La synagogue qui voisinait avec la cathédrale Saint-Martin, non loin de l'église calviniste, avait été détruite. Un mémorial de la Shoa, œuvre d'un sculpteur contemporain, en marquait aujourd'hui l'emplacement, mais quelque chose s'était perdu de l'œcuménisme forgé par l'histoire en cette ville dont les noms

antérieurs de Presbourg et de Pozsony avaient fait qu'on y parlait aussi bien allemand et hongrois que slovaque.

Mais c'est en me retournant que je sentis ma gorge se serrer : à l'autre bout du centre-ville le vieux pont de bois était toujours là. J'avais encore du temps devant moi. Je hâtai le pas dans sa direction, m'engageai instinctivement sur la passerelle piétonnière jusqu'au milieu du fleuve : et tout revint d'un coup. Les tourbillons de l'eau entre les piliers, ce grand maelström des sentiments où se mêlaient la passion, la sensualité, la crainte, l'excitation d'un interdit qui n'avait pas de nom... Un instant je crus voir flotter à côté de moi l'image de ce couple si photogénique que nous devions former, front contre front, lèvres accolées, douceur et ivresse ; je revis tout ce film que j'avais alors en tête. Mais le scénario avait avorté. Je n'avais pas tourné ma grande histoire d'amour. Je n'aurai pas connu le corps de Marina. Je ne lui aurai pas appris ma langue... son génie. Je restai un long moment accoudé au parapet, cherchant à me convaincre qu'il ne pouvait en être autrement, en voulant pour preuve ses derniers mots avant mon départ. Un homme passa derrière moi... comme il était passé à côté de nous ce jour-là ; mais il ne se retourna point.

La chaire de philologie accueillait plus de 95 % d'étudiantes ; le professorat ne suscitait plus de vraies vocations. En cela la chute du communisme avait été une perte : apprendre, notamment une langue étrangère, était la seule forme d'évasion consentie... Diplôme en poche, souvent polyglottes, ces jeunes filles cultivées se précipiteraient aujourd'hui sur le premier emploi de secrétariat qu'on leur proposerait, quand elles ne serviraient pas comme vendeuses dans un magasin de vêtements. Au moins l'ambassadeur eut-il le bon goût de souligner que le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

contact entre l'utilisateur et le produit. Il en va des emballages comme des motivations, méthodiquement classifiées par les experts : fonctionnelle pour les produits de la vie courante, analytique pour ceux qui aiment comparer, soupeser, rationaliser, imaginaire pour les produits liés à la mode, ludique pour les gadgets... Notre groupe pourrait faire des propositions en matière de packaging et labellisation des produits slovaques...

– À vous entendre, l'emballage est plus important que le contenu ! intervint le poète qui se tenait coi jusqu'alors mais n'avait pas perdu un mot de notre conversation.

Sa remarque me mit mal à l'aise.

– Plus, je ne dirai pas, mais sans doute autant.

– Hélas, vous avez raison, nous sommes dans une civilisation de l'apparence : les gens aussi, on les juge sur l'extérieur, leur physique, la manière dont ils s'habillent, la couleur de la peau, la langue qu'ils parlent. La poésie, c'est tout le contraire, c'est quand l'intérieur de l'homme habille le monde extérieur. Non pas la mer et le ciel, mais votre rêve de mer ou de ciel. Dans votre classification, il n'y a pas de place pour la motivation poétique !

Il m'agaçait un peu ; son intrusion dans notre conversation, risquait de me faire perdre le fil d'un discours qui m'avait paru capter l'attention de mon interlocuteur. Je savais l'importance d'un premier contact, du climat de complicité qui se crée ou non à ce moment-là. N'étais-je pas venu pour affaires en Slovaquie, et jusqu'à ce manoir perdu au milieu de nulle part ?

– J'ai parlé cependant de l'imaginaire...

– En le rapportant à la mode, c'est-à-dire l'imaginaire réduit à une identification à ce qui nous est le plus extérieur ! Bien sûr, je connais la loi du marché : ne croyez pas que je regrette l'ancien régime qui s'est fourvoyé en prétendant l'ignorer. Mais

ne trouvez-vous pas extraordinaire que les experts dont vous parlez emploient leur intelligence à dévier le raisonnement si simple qui ferait que nous achetions ce dont nous avons besoin ? « Une femme juste sait se procurer du pain », dit un proverbe rom : il y a là une sagesse que les économistes s'emploient à désavouer.

Il dut lire l'étonnement dans mon regard car il précisa aussitôt :

– Oui, je fais figure d'élément rapporté ou de faux-semblant, comme vous voudrez, au milieu de cette bonne société ; ici on veut bien oublier que je suis rom pour ne retenir que le poète. On a été jusqu'à me conférer quelque distinction honorifique pour mes ouvrages dans un passé récent. Il faut mettre un Rom à l'honneur de temps en temps : je suis l'arbre qui cache la forêt.

– Vos ouvrages sont en romani ? demandai-je, soudain intéressé.

– Quelques-uns oui, mais la plupart sont en slovaque : j'y ai transcrit les contes et les légendes rom.

– Il y a donc une littérature rom ?

– Il y a essentiellement une riche tradition orale, perpétuée de génération en génération, qui mérite d'être connue des autres peuples et donc fixée par écrit. C'est surtout à cela que je me suis employé.

– Lorsque j'étais stagiaire à l'université de Bratislava, j'ai eu pour professeur de slovaque une certaine Marina qui travaillait aussi sur le romani.

– Je l'ai bien connue ; nos domaines de recherche étaient complémentaires : elle sur la langue, moi sur les textes.

– Quelle étrange coïncidence que nous nous rencontrions ici, dans un lieu qui ne doit même pas figurer sur une carte !

Il sourit :

– C'est dans l'ordre des choses : les Rom n'habitent nulle

part sur une carte, et puis ils croient aux signes, pas aux coïncidences.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

que je n'avais pas lu de slovaque, et certains feuillets, rédigés en tchèque, ajoutaient une difficulté supplémentaire en dépit de la proximité des deux langues. J'obtins qu'on m'en fît une photocopie. Je fis ensuite un saut dans une librairie pour me procurer le plus épais des dictionnaires slovaque-français disponibles. Revenu à mon hôtel, je passai le restant de la journée, jusqu'à une heure avancée de la nuit, à déchiffrer ce gros pensum. Lorsque, perclus de fatigue, je décidai d'aller me coucher, je n'étais venu à bout que du premier quart.

Le sommeil tarda à venir : je retournais dans ma tête les découvertes encore très partielles que je venais de faire. Deux d'entre elles m'interpellaient particulièrement. Le dossier avait été ouvert à Prague, dès le dépôt de ma demande de visa. Du questionnaire que j'avais dû remplir à cet effet au consulat, il ressortait que mon pedigree avait de prime abord paru intéressant à la ŠtB, la Sécurité d'État tchécoslovaque : le prestigieux concours que je venais de réussir m'ouvrait la voie vers les plus hauts échelons de la fonction publique. Que je choisisse la carrière diplomatique ou le ministère de l'Économie auquel me destinait plus logiquement ma spécialisation, je serais responsable de dossiers intéressants au plus haut point les pays de l'est. Il était noté que je ne paraissais pas nourrir de prévention particulière à leur encontre, attitude que venait confirmer mon origine modeste : la profession de mes parents, instituteurs – un corps connu pour ses sympathies de gauche – était soulignée. Le fait que j'aie appris le russe renforçait ces indices : il conviendrait toutefois de s'assurer que je n'entretenais aucun lien avec les services secrets français. Moyennant quoi, une note signée d'un pseudonyme – qui désignait sans doute quelque gradé de la ŠtB dissimulé sous la couverture d'un vice-consul à Paris – recommandait vivement

que je fus « accompagné » dès mon arrivée en Tchécoslovaquie. « Jeune homme célibataire de bonne prestance et d'esprit vif, plutôt bien disposé à l'égard des idées progressistes, devrait trouver facilement des encouragements à un dialogue ouvert et durable. » La prose paraissait empruntée aux petites annonces de la rubrique *Rencontres* de nos hebdomadaires. Je m'étais attendu, certes, dès le départ, à demeurer tout au long de mon séjour sous étroite surveillance, mais non pas à être d'emblée la cible d'un éventuel recrutement. À tout le moins espérait-on faire de moi, à mon insu, un « confident ». Que mon dossier fût retrouvé classé en *PO* et non en *D* témoignait a posteriori que les « espoirs » placés en moi avaient été déçus. Je pouvais le mettre au crédit de ma prudence, à moins de l'imputer au manque de zèle ou de *feeling* des « rapporteurs » dont on m'avait entouré.

Je crus tenir une preuve de leur inefficacité dans le fait que, tout au long de ce volumineux dossier, feuilleté d'abord à la hâte, je ne vis nulle part mentionné le nom de Marina. J'en éprouvai, à dire vrai, une profonde déception : n'avais-je pas entrepris toutes ces démarches pour retrouver sa trace ? Marina ne pouvait être absente de mon dossier. Ce qu'elle m'avait confié des interrogatoires qu'elle avait subis à mon sujet, des comptes rendus de nos rencontres qu'on avait exigés d'elle, devait se trouver là quelque part. Une fois couché, je ressassais encore ces interrogations quand une évidence me frappa : aucun des noms apparaissant dans ce monceau de rapports n'éveillait en moi le moindre souvenir. Comment n'avais-je pas pensé plus tôt que, tout comme le mien, ils étaient « codés » ? Je me relevai à la hâte, parcourus à nouveau les pages que je venais péniblement de déchiffrer. Un nom revenait plus souvent que les autres : Aouda, la jeune Indienne que Phileas Fogg arrache aux

griffes de la déesse Kâlî et finira par épouser. Marina n'était pas Indienne, mais son passeport, aux dires de Milan Rybár, la désignait comme Tsigane et les Tsiganes venaient d'Inde. L'allusion était transparente. Il me restait à découvrir dans quel sens s'était opéré ce « rapprochement littéraire » : Marina était-elle devenue Aouda parce que Phileas lui témoignait de l'intérêt ou étais-je devenu Phileas pour avoir parlé à Marina de mes lectures de Jules Verne ? Dans le premier cas elle avait été victime « collatérale » des sentiments que je lui portais, dans le second elle aurait joué un rôle actif dans les renseignements recueillis sur mon compte. Et, dans cette hypothèse, dans quelle mesure était-il contraint ? N'était-ce pas la réponse que j'étais venu chercher en Slovaquie ? J'aurais dû m'en inquiéter : les affaires ne font pas bon ménage avec les sentiments. Aujourd'hui, je savais que je ne reverrais plus Marina. À quoi bon réveiller son fantôme ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

juste avant la disparition de Laco ; comble de perversité, les humiliations subies par le garçon et la jeune fille arrêtée en même temps que lui avaient été filmées et mises sur le *web* par un des policiers présents... à titre dissuasif, je suppose. La journaliste avait enquêté : ce fut la première fois que j'entendis parler du « violon du diable ». Deux ans plus tard, quand Laco arriverait à Paris et frapperait à notre porte, il n'aborderait jamais ce sujet avec nous, mais ce témoignage s'est enrichi de ce que j'ai pu capter de son histoire.

Slovaquie orientale, printemps 2008

Le *primašis* faisait bien les choses : il mettait tour à tour en valeur chacun des musiciens de l'orchestre, leur offrant de longs solos sur lesquels l'ensemble embrayait à nouveau sur des rythmes endiablés. Juste avant, le cymbalum avait fait une démonstration éblouissante de virtuosité. Les maillets pleuvaient sur les cordes, à en devenir invisibles de vitesse et de frénésie et Laco songeait aux gouttes serrées de la pluie tombant en giboulée sur les fondrières de Lunik IX où elles rebondissaient, soulevant d'autres gouttes, pluie s'ajoutant à la pluie comme le malheur au malheur et, à la fin, cela produisait une excitation qui ressemblait à la joie. La joie tzigane n'est qu'une transe, une dissolution instantanée du malheur atavique, un feu d'artifice vite consumé mais où se décalque le ciel, une victoire fusionnelle du bien sur le mal. Les solos n'étaient en rien une affirmation individuelle, pas plus que les membres ne peuvent se détacher du corps. L'orchestre n'était qu'un seul corps, une sorte d'animalité tentaculaire, où le charnel et l'instinct primaient sur l'affectif et la raison. Le *primašis* en était la tête, même lui n'existait que par les autres dans l'ivresse collective qui gagnait la noce entière, la plaçait sous la dépendance de ce débordement d'énergie vitale et il y avait là comme une revanche sur les *gadje*, la seule possible, la musique qui sort de soi et contamine l'autre, sans contact extérieur, sans paroles ni toucher, sans risque de souillure pour soi-même, cette prise de possession momentanée des âmes et des corps par les dépossédés de

l'histoire. Le Rom avec le Rom, le *gadjo* avec le *gadjo*. Les Blancs n'allaient jamais chez les Tsiganes : le violon, le cymbalum, la guitare, l'accordéon, la viole, la contrebasse ne jouaient pas pour le plaisir des *gadjé* mais pour leur frustration de ne pouvoir s'approprier cette musique ni accéder à cette libération d'un temps qui ne compte plus, qu'on étire ou accélère à volonté, aussi malléable que la guimauve ; le temps, inflexible, réfractaire avec les *gadjé*, transformé à volonté en filaments de sucre, gourmandise, pâte molle que l'on souffle et comprime à loisir, trémolos et pizzicati ; le temps aboli de ceux qui n'attendent rien. Marina disait que c'était cela la vraie force des Tsiganes, ce qui leur avait permis de traverser les siècles : on a eu beau les écraser comme ces cafards venus de la préhistoire, ils avaient cette capacité d'abolir le temps, de *l'éclater* en un présent homérique.

Liliana s'était arrêtée de danser durant le solo du cymbalum, non par déférence à l'égard du musicien, mais parce que la fascination de l'assistance ne serait irrésistible que si elle provenait d'un seul point de fixation, comme l'avait été la minute d'avant les envols de sa robe bariolée. Elle en relevait les bords des deux mains en tournoyant, jouant des effets de lumière, des transparences du tissu, des renversements de gorge qu'elle avait encore plus blanche sous les projecteurs. De savoir qu'elle était sa cousine – encore que le cousinage soit chez les Rom une présomption plus qu'une parenté – le troublait, comme le troublait l'impudeur de ses déhanchements et de ses poses qui faisaient rugir de concupiscence les *gadjé* et lui valaient cette popularité en même temps que cette réputation de fille facile chez ces provinciaux de Slovaquie orientale pour qui tous les Rom vivaient de chapardage et de prostitution. La plupart votaient pour le parti nationaliste slovaque auquel Marina ne

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

d'elle. Laco souhaita de toutes ses forces que l'épreuve s'arrêtât là, ils allaient comprendre qu'on ne pouvait pas faire ça, c'était juste pour faire peur, ils voyaient bien qu'elle n'avait pas de portefeuille, ni aucun objet volé, ils allaient lui dire de se rhabiller et les renvoyer chez eux : Marina n'affirmait-elle pas que sa chance à lui, Laco, c'était que la Slovaquie était aujourd'hui une démocratie, un État de droit, tout n'était pas parfait certes, mais on allait dans la bonne direction. Pour lui, les dires de Marina avaient toujours été une assurance contre le mauvais sort : mais aujourd'hui, elle n'était plus là.

– Alors ça vient !

Les chiens, tirant sur leur laisse, firent écho à l'abolement de l'ordre donné qui n'admettait aucune discussion. Et Laco, tout au fond de lui, se dit qu'il n'avait sans doute pas voulu assez fort que les choses s'arrêtent, que ses pensées ne dérapent plus sur la blancheur des jambes de Liliana. Il luttait contre quelque chose qu'il ne nommait pas, qui n'avait rien à voir avec les sentiments car il était sûr de ne pas ressentir d'amour pour Liliana, ils étaient juste solidaires dans leur mésaventure, comme deux Rom qu'ils étaient, grandis dans le même ghetto. Pourtant, tout à l'heure, quand il jouait et qu'elle dansait, lui aussi avait lorgné Liliana, elle s'en était rendu compte, elle s'en était vengée en le désignant comme l'enfant du diable, ce sobriquet qu'il avait en horreur : *il n'avait pas le cœur pur et c'est pourquoi ces choses terribles étaient arrivées, allaient arriver...* Il en voulut à Marina de lui avoir menti, le monde ne changerait jamais tant qu'il s'agissait des Rom : Marina avait été à l'école comme lui, et bien au-delà, à l'université, et l'école change la vision, fausse le jugement, s'arrange avec la réalité, hiérarchise les sentiments, aplanit les drames...

Les idées se bousculaient dans sa tête : des idées pour

dégriser les sens. Il s'efforçait de penser à Marina pour ne plus penser à Liliana, à son corps d'albâtre qu'enviaient les *boria* parce qu'il faisait rêver leurs hommes ; ce corps qui, un à un, livrait tous ses secrets devant lui. Ce n'était pas la quasi-nudité de Liliana mais sa propre présence devant elle, proche à la toucher, qui était scandaleuse. Penser à autre chose, à ces choses – si effroyables qu'elles lui paraissaient sans vraisemblance – que lui avait racontées Marina, sur la guerre qui sévissait quand on l'avait trouvée entre deux voies de garage, dans un étui de violoncelle, en gare de K. Il en avait fait des cauchemars des années durant : à Auschwitz aussi, on faisait déshabiller les Tsiganes, en leur promettant de la bonne nourriture et de les transférer dans un camp de travail à l'est... Ils partaient à la douche, nus, par familles entières – car les nazis avaient renoncé à les faire figurer sur l'*Arbeitseinsatz*, le registre des travailleurs : pour eux tzigane et travailleur étaient deux mots antonymes – les camions où ils montaient étaient des chambres à gaz mobiles, leurs corps étaient directement déversés dans un charnier de la forêt voisine. Marina lui détaillait tout cela ; elle l'avait emmené, pour qu'il sache, lui, ce que savaient si peu d'autres enfants rom, à une commémoration de ce que les autorités slovaques dénommaient aujourd'hui, comme pour les Juifs et par extension, *l'holocauste* des Rom, mais que ceux-ci, moins religieux ou moins sacrificiels, désignaient comme *le grand engloutissement*. Il pensait aux photos de corps décharnés, si misérables qu'ils en étaient asexués, pour chasser de son esprit le corps parfait de Liliana. Il se demanda même absurdement s'il y avait des douches au commissariat...

En une fraction de seconde ces images délétères s'évaporèrent comme brouillard au soleil devant la nudité électrique de sa cousine : résignée, pensant en finir, elle fit ce

qu'on exigeait d'elle, d'une contorsion étudiée de ses reins laissa glisser le long de ses jambes le dernier bout d'étoffe. Et si Laco perçut comme une onde malsaine la surexcitation de ceux qui regardaient, c'est qu'il ressentait en lui, envers et contre lui, le même foudroiement de la beauté, l'éblouissement de la blancheur, juste ombrée au bas du ventre d'une toison d'ébène comme la touche d'un violon. Cette révélation, loin de calmer l'imagination, créait la même frustration que la musique lorsqu'elle prenait possession des âmes et ne les lâchait plus.

– Vous êtes satisfaits, espèce de saligauds ? Vous voyez que je n'ai rien pris !

– Tu l'as peut-être passé à ton copain violoniste. Qu'il se déshabille lui aussi ! Et sois un peu plus polie avec nous, s'il te plaît...

Laco demeura hébété : il jeta un regard désespéré qu'il ne savait où poser vers Liliana, comme s'il cherchait sa protection. Mais lui, avait-il seulement cherché à la défendre ? Il s'en fit dans le même instant le reproche et lut quelque chose d'indéchiffrable dans le regard de Liliana où se mêlaient le dégoût et la fureur, mais peut-être aussi la moquerie.

– Fais ce qu'ils demandent et nous pourrons partir, lui souffla-t-elle en romani. Elle ajouta : « *Sako peskero kamel* », « chacun veut ce qui lui est propre de vouloir ». Cette phrase, combien de fois l'avait-il entendue dans la bouche de Marina lorsqu'elle se heurtait à l'incompréhension et à la bêtise. Une façon de dire que la méchanceté est plus supportable si on la juge insignifiante.

– Je ne veux pas vous entendre baragouiner dans votre jargon. Ici on parle slovaque ! Le romani, ça énerve les chiens !

La voix tombait comme un couperet par-dessus la rampe de l'escalier.

– Tu vois bien, reprit Liliana, il n'y a rien à faire. De quoi

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

venait jamais troubler leurs chants et danses qui tenaient plus du défoulement collectif que de la répétition organisée. D'ailleurs comment eût-il pu en être autrement avec ce panel représentatif de tous les âges, de l'enfance à l'adolescence, depuis les mioches haillonneux jusqu'aux jeunes gens arborant des contrefaçons grossières aux marques bien en évidence ? Il y avait aussi là toutes les nuances de peau, de la plus claire à la plus noire, avec ce que Marina m'avait autrefois laissé entendre de leur hiérarchie intime – cette prime aux filles les plus blanches – choquante pour le Républicain que j'étais, mais totalement assumée par les intéressés eux-mêmes. À défaut de discipline, j'entrevis que régnait ici une autorité supérieure, celle de la musique, celle de la batteuse de mesure, confondues en une même entité, divinité tutélaire ou démiurge, en une même bacchanale vengeresse de toutes les injustices : stridences accoucheuses de l'assourdissant silence des déshérités. Quelles que fussent entre eux les inimitiés, les rivalités amoureuses, les jalousies obscures, les violences intérieures de la puberté, cette gabegie de danses et de chants bramés à pleins poumons leur tenait lieu tout à la fois de fêrule, d'exutoire et de talisman. Leurs visages rayonnaient dans l'ombre comme si la musique, par ses excès, conférait aux portes closes une étanchéité à l'épreuve de la fureur et de la misère. J'osai à peine m'avancer dans ce cercle de magie un peu noire.

– Ce monsieur est un ami de Marina, dit simplement Sindy, à qui ma venue avait été annoncée par la directrice du lycée rom de Košice.

Apparemment Marina était ici aussi un nom magique car il fut salué d'applaudissements et de cris de bienvenue. Sindy avait travaillé avec elle sur ce projet qui consistait à attirer les jeunes Rom du hameau voisin, toujours séduits par le montage de spectacles de danses et de chants, pour s'efforcer ensuite de

les persuader de suivre un enseignement scolaire digne de ce nom.

– Avec les plus motivés on prépare des tournées dans le pays, mais aussi à l'étranger. En tournée, ils deviennent des enfants comme les autres...

Elle s'interrompt, se tourna vers les enfants :

– Allons ! Ce sera tout pour aujourd'hui. Rentrez chez vous !

En un instant, comme si un enchantement était rompu, le groupe se défit, se morcelant en tranches d'âge, en fratries, en couples officieux pour peu de temps encore, en complicités indéchiffrables que la musique avait un moment absorbés en un même tourbillon. Ils se dépêchaient, la route était longue jusqu'au village : plus longue au retour qu'à l'aller, maintenant qu'ils laissaient la musique derrière eux et que se refermait cette parenthèse d'oubli de soi où ils trouvaient la grâce. Seule demeura une jeune fille d'une étrange beauté dont la cascade de cheveux noirs faisait ressortir la blancheur du teint : lorsqu'elle s'approcha de nous, j'eus l'impression de la connaître déjà, presque intimement, et, sans que je puisse l'expliquer sur le moment, j'en éprouvai un sentiment de gêne qui confinait au malaise. Sans paraître s'en apercevoir, elle s'adressa à moi avec cette assurance que donne aux filles la certitude de plaire.

– Vous venez de Košice, n'est-ce pas ? Sindy m'a dit que vous étiez passé au lycée rom. Savez-vous s'ils ont des nouvelles de Laco ?

Son slovaque était fluide malgré ses intonations plébésiennes. Au timbre de sa voix, la lumière se fit en moi : la jeune fille était celle qui avait été malmenée avec Laco au commissariat de K. La journaliste de la chaîne rom avait tenu à me montrer une séquence particulièrement odieuse de ces mauvais traitements : les quolibets des policiers, les vêtements

éparpillés sur le sol, les aboiements des chiens, la lumière glauque d'une cage d'escalier sur la peau nue... J'avais eu honte pour eux et pour elle, j'avais fait interrompre l'enregistrement, mais le malaise avait perduré et maintenant qu'elle était en face de moi, me poursuivaient ces images indécentes où elle trouvait encore, par ses répliques acerbes, la force de braver ses persécuteurs.

– Liliana animait des bals avec Laco ; on a dû vous dire, je pense, ce qui leur était arrivé, précisa Sindy.

– Je ne connais pas les détails, mentis-je par égard pour la jeune fille, mais j'ai entendu dire que les policiers avaient été sanctionnés. Malheureusement personne ne sait rien de ce qu'est devenu Laco.

– Vous savez, ce ne sont pas les Rom qui ont réagi aux mauvais traitements subis par ces deux jeunes : la crainte de l'autorité est tellement ancrée chez eux, on la leur inculque dès le plus jeune âge ! Marina se battait aussi contre ce défaitisme des parents. Il y a eu sanction parce que des associations de défense de droits de l'homme se sont émues, y compris à l'étranger, parce qu'internet avait rendu la chose publique...

– Je crois que tout cela est arrivé par ma faute, confessa Liliana ; c'est après moi qu'ils en avaient. Je sais ce qu'il faut faire dans ces cas-là : donner l'impression de s'en moquer ! Mais Laco, lui, ne l'a pas supporté.

– Il ne faut plus y penser, dit Sindy. Je te ramène au village ?

– Je veux bien... le temps de me changer.

Tandis que Liliana disparaissait dans un réduit attenant pour troquer sa robe gitane contre une chaste jupe longue, Sindy soupira :

– Elle va sur ses dix-sept ans et elle n'est pas encore mariée.

– Elle est pourtant très jolie, me contentai-je de répondre, me souvenant de la remarque de Marina sur les Rom non encore

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Marina avait rempli pour elle les formulaires d'admission, mais bientôt un médecin et une infirmière étaient revenus lui faire subir un nouvel interrogatoire auquel elle avait répondu du mieux qu'elle pouvait, sans toujours comprendre. Et comment parler à un *gadjo*, même en blouse blanche, de ces choses dont même entre elles les femmes rom ne parlent pas ; comment rester là jambes écartées à montrer ce qu'on ne montre pas ? Le regard du *gadjo* n'était-il pas en définitive aussi impur que celui du serpent ?

Enferrée dans les douleurs, Maña cherchait désespérément son souffle. L'enfant se présentait mal. L'infirmière s'absenta pour aller rechercher le docteur appelé auprès d'une autre parturiente. Maña resta seule un long moment qui lui parut une éternité, son corps cisailé en deux : le bas lacéré, le haut tout amolli par l'impuissance et la sueur. Douleur haïssable, horreur du sang qui sont rupture d'harmonie, châtiment d'outre-monde... Quand le docteur revint avec l'infirmière, il la trouva à demi-inconsciente, des flocons d'écume aux lèvres. Elle l'entendit jurer, mais ce fut quand il marmonna quelque chose sur ces Tsiganes qui n'arrêtent pas de pondre que sa vue se brouilla définitivement : sous le voile des larmes, le visage triangulaire du médecin se confondit avec la tête du serpent et elle poussa un cri de bête possédée.

Quand elle se réveilla, son premier mouvement fut de chercher l'enfant. Le lit était vide à côté d'elle. Elle voulut appeler mais n'en eut pas la force. D'interminables minutes s'écoulèrent avant qu'une infirmière passât. Ce n'était pas la même. Maña avait été transportée au bloc opératoire pour subir une césarienne. Elle ne comprenait rien à ce qu'on tentait de lui expliquer, à ces mots savants qu'elle n'aurait jamais pu

apprendre en slovaque parce qu'ils n'avaient pas de traduction en romani. Elle continuait à réclamer qu'on lui amenât le bébé. L'infirmière ressortit, visiblement mal à l'aise. Maňa crut qu'elle allait chercher son enfant. Mais elle revint avec un médecin ; lui aussi avait changé, il avait maintenant une tête ronde et portait des lunettes.

– Ne vous en faites pas, ça va aller maintenant.

Il lui souriait tristement.

Ce fut quand elle vit son sourire qu'elle comprit : un *gadjo* ne sourit jamais à un Tsigane, sauf pour lui apporter une mauvaise nouvelle. Il avait fallu opérer un choix entre la mère et l'enfant. Un abîme s'ouvrait sous elle. Elle était maudite. Elle voulut savoir : c'était une fille. Laco n'aurait jamais de petite sœur. Le serpent lui avait repris son enfant. On lui apporta un nouveau formulaire à signer. Elle ne prit même pas le temps de le déchiffrer. Tout lui était égal en cet instant, elle n'avait qu'une envie, une peur aussi : retrouver son village. La vie arrachée au manque de tout qui produit la chaleur humaine.

Elle dut patienter un jour ou deux pour des examens complémentaires. Quand elle rentra au village, la rumeur l'avait précédée qui disait son enfant mort et qu'elle n'en aurait plus d'autres. Elle trouva la maison vide. Son mari était parti. Laco avait été recueilli en son absence par Marina. Elle crut d'abord que Ferenc s'en était allé en tournée comme il en avait l'habitude. Elle savait combien il avait attendu depuis la naissance de Laco d'autres grossesses qui ne venaient pas : de quoi disposer, à lui seul, de tout un orchestre familial. Il y avait eu toutes ces années blanches après Laco : combien de fois, en cachette de Ferenc, n'était-elle pas sortie à minuit les soirs de pleine lune ramasser les plantes qui rendent fertiles ? Une fois elle s'était même enhardie, malgré sa peur panique des *mule*²⁶, à

faire une visite nocturne au cimetière du village, elle avait mangé des herbes cueillies sur la tombe d'une femme morte après accouchement d'une fièvre puerpérale. Magie contre envoûtement...

Elle ne tarda pas à apprendre que Ferenc n'était pas parti seul. Elle avait toujours fermé les yeux sur les filles qu'il pouvait lutiner pendant les pauses ou après les bals quand il était loin d'elle : un Rom ne s'attache pas à ces filles-là. Pour la première fois, elle se sentit trahie : elle était revenue chercher sa chaleur, elle n'avait trouvé que la glace de l'abandon. Elle récupéra Laco auprès de Marina mais ne recouvra jamais ses forces. À dater de ce jour, l'emprise de Marina s'accrut encore dans l'éducation du garçon, un moment déstabilisé par le départ de son père auquel il devait une part de sa notoriété. S'il s'occupait peu de son fils sur les autres plans, Ferenc s'était révélé pour lui un excellent impresario en lui faisant une réputation d'enfant prodige. La séparation ne fit que décupler chez lui l'envie de « faire comme papa » et Maña dut souffrir ce fantôme pour nouveau rival dans l'affection de son fils.

Elle ne se remettait pas de cet horrible séjour à l'hôpital, sans qu'on sache si c'était à cause de la perte du bébé, du départ de son mari, d'une langueur d'âme qui l'isolait du reste du monde, voire de Laco, comme s'il avait sa part de responsabilité dans tout ce drame : au fur et à mesure de la scolarité, il lui semblait que lui aussi se détachait de tout ce qui cimentait la vie du village, ses rites qui avaient pour chaque Rom la clarté de l'inexplicable, cette sécurité du vivre-ensemble qui endormait le besoin d'espérer. Pourtant Marina faisait tout pour venir en aide à Maña qui s'en remettait de plus en plus à elle pour l'éducation du garçon. Mais Maña dépérissait. Les douleurs revinrent dans

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

La dégringolade des marchés ne me laissa pas le temps de poursuivre mes investigations. Je dus hâter mon retour à Paris. La crise des *subprimes*, sans toucher directement les activités du groupe, affectait ses capacités d'emprunt auprès des banques pour le financement des nouveaux projets en cours. Un conseil d'administration se prononça pour une réduction de voilure. De l'avis général, il fallait sauvegarder avant tout les percées en cours en Asie. Je m'obstinais à vouloir sauver notre implantation en Europe centrale, à commencer par la Slovaquie. Me refusant à admettre que mes motivations puissent ne pas être strictement dictées par la raison, je ne manquais pas d'arguments techniques à avancer : le 22 septembre, l'ensemble des gouverneurs des Banques centrales de l'Union européenne étaient venus présider au lancement officiel de l'euro à Bratislava. La stabilité monétaire y amortirait les effets de la crise. En outre, plusieurs contrats avaient déjà été conclus, comportant des débits importants. J'en avais accéléré la signature, appuyé dans mes démarches par Milan Rybár que, la capillarité des réseaux ayant joué à fond, son passé d'affidé de l'ancien régime, loin de le desservir après la révolution de velours, avait propulsé en conseiller mi-officiel, mi-occulte dans les hautes sphères des gouvernements successifs.

Il se trouva que ces atouts se retournèrent un à un contre moi. Lorsque l'euro fut effectivement mis en place au 1^{er} janvier suivant, tout en sauvegardant ainsi que je le prévoyais le pouvoir d'achat des Slovaques, il mit à mal la grande distribution dans

les régions frontalières, à commencer par Bratislava même, en raison de la chute des monnaies dans les pays voisins : les habitants de la capitale n'avaient que quelques kilomètres à faire pour s'approvisionner à moindre coût en Hongrie. Quant à Milan Rybár, il disparut de la scène du jour au lendemain sans explication aucune. La presse locale cita son nom à plusieurs reprises dans une sombre affaire de vente à une société écran de quotas de CO2 : les États européens ayant pris la décision de réduire leurs émissions de gaz à effet de serre s'étaient vu allouer chacun un quota, autrement dit un « permis de polluer » qu'ils étaient libres d'utiliser ou de céder partiellement à un autre État. Rybár s'était entremis dans la vente de ces permis de polluer excédentaires à une société qui avait disparu aussitôt que créée, le temps de revendre ces quotas avec un colossal bénéfice à un pays asiatique. Une enquête, lancée après moult tergiversations, paraissait vouée à l'enlisement. Force était de reconnaître que, pour la première fois peut-être de ma carrière, je n'avais pas suffisamment sécurisé mes dossiers en m'en remettant trop exclusivement à un seul interlocuteur. Il n'avait eu que le mérite de me remettre sur la piste de Marina : moyennant quoi, sciemment ou inconsciemment, il avait abaissé ma garde.

Tout le monde commet des erreurs : en affaires, elles pardonnent rarement. Sur le fond, mes analyses restaient justes et la Slovaquie promise à demeurer en tête de la croissance européenne, mais la conjoncture était contre moi. Pourtant, ce qui indisposa le plus le conseil d'administration fut le choix que je fis d'inscrire dans ses projets de mécénat culturel une tournée de la « troupe » de Sindy. « Chants et danses tsiganes de Slovaquie », je trouvais l'affiche prometteuse, mais j'étais bien le seul parmi les dirigeants du groupe. Mon vrai tort fut de ne

pas m'en inquiéter : j'imaginai déjà Liliana sur une scène parisienne, le tournoiement de sa robe gitane sur sa peau blanche... J'aurais réalisé l'un de ses rêves, dans le bonheur sans tache qu'elle ne me soit rien, pas même un désir, juste l'effacement d'un cauchemar, une dignité rendue. J'imaginai même que, d'ici là, Laco pourrait refaire surface et la faire à nouveau danser au fil de son archet. Un bien pour un mal, tout ce que j'avais retenu de ces compensations célestes familières aux Rom qu'évoquait parfois Marina : je me croyais faiseur de miracles.

L'estocade vint de mon principal adjoint. Il m'avait toujours fidèlement secondé : de ces fidélités qui ne sont qu'une longue préparation au manquement sans appel...

– C'est un peu curieux pour la promotion d'une grande surface de produire sur scène des ados qui sont associés dans l'esprit des gens à la fauche dans les magasins !

– C'est avec de tels préjugés qu'on finit par tuer un père et son enfant et incendier leur maison, fulminai-je aussitôt, sans être certain que tous les participants eussent en tête les événements récents de Hongrie... Sous le coup de la colère, j'avais levé illico la séance, alors que l'ordre du jour comportait encore plusieurs points importants qui exigeaient des décisions urgentes. J'avais élevé la voix. J'étais sorti de *leur* rationalité.

À l'époque, je ne connaissais pas Laco, si ce n'est par la vidéo ignominieuse que m'avait montrée la journaliste rom de Košice. Mais je pouvais au moins mettre un visage sur cette sinistre histoire, un visage au regard perdu, celui-là même que je lui avais vu devant ses persécuteurs, ce corps un peu chétif, recroquevillé sur lui-même dans l'effort vain de se dérober aux regards inquisiteurs des policiers, avant le sursaut faussement

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

malgré elle du plaisir à entendre Jožko parler du sien ; plus encore à l'entendre dire qu'il n'a pas été au bout du sien.

Mais ce soir, Jožko ne part pas avec une fille. Il ne veut pas laisser Marina seule. Les mariés sont riches et ont payé l'hôtel aux musiciens car les festivités dureront tout le week-end. Il est particulièrement miteux mais, pour eux, c'est déjà un luxe de *gadje* dont ils pourront se vanter de retour au hameau. Jožko et Marina partagent la même chambre, cela ne les dérange pas, ils dorment tous dans la même pièce à la maison. Prešov, la nuit, n'est pas particulièrement engageante. Mais Marina se souvient qu'elle figurait parmi les villes interdites aux Tsiganes durant la guerre et que les gardes de Hlinka faisaient respecter l'interdiction à coup d'arrestations, de vexations et même de déportations. Vilma avait ainsi plus d'une fois risqué le pire en s'aventurant en ville pour trouver quelque nourriture à rapporter au fond des bois et c'est ainsi que, dans une autre ville, Marina avait été sauvée... Alors elle veut se promener encore un peu dans les rues désertes, jouir de cette liberté reconquise et de cette valse silencieuse en elle des lumières : pouvoir flâner en toute quiétude dans une ville endormie. Une ville si différente du hameau : elle n'a aucune idée des styles des façades – gothique ou Renaissance ne se disent pas en romani – mais elle s'émerveille de leur hauteur, un peu frustrée malgré tout qu'elle lui cache les étoiles. Elle admire et son admiration est un hommage secret qu'elle rend à Vilma. Même la lune est au rendez-vous sur la tour de Saint-Nicolas, si haute qu'elles semblent se toucher. Elle en frissonne. Ce n'est pas le moment d'attraper une pneumonie elle aussi. Ils doivent réveiller le gardien car la porte d'entrée de l'hôtel est fermée après minuit. Ils n'ont aucune idée de l'heure, ni l'un ni l'autre n'ont de montre, les Rom vivent en dehors du temps. Le gardien murmure

des incantations qui ne sont pas de bienvenue contre ces *farahúni* qui ne respectent rien, ce qui les met de très bonne humeur, surtout parce qu'il parle un dialecte oriental où se mêle un peu de ruthène et d'ukrainien : Marina s'excuse très poliment en un slovaque châtié qui le laisse interloqué. Ils en rient encore tous les deux en entrant dans la chambre à l'unique lit de fer au sommier criard. Cette gaîté un peu forcée escamote toute la pouillerie de la chambre. Longtemps ils cherchent le sommeil chacun de leur côté comme lorsqu'ils étaient petits et, quand Jožko passe son bras par-dessus sur son épaule, il la trouve encore lovée dans cette réminiscence du passé.

Ce n'est pas Zuna, mais Sindy, qui m'a parlé plus tard du drap taché de sang que Jožko avait ramené le lendemain à la maison. Vilma avait poussé un hurlement qui ne lui ressemblait pas et Marina s'était réfugiée dans un coin de la pièce : le souvenir de la gifle reçue quatre ans plus tôt la hantait encore. Elle ignorait que Jožko avait subtilisé le drap de l'hôtel pour le glisser dans son baluchon : cette impudicité lui faisait l'effet d'une trahison. Vilma, qui avait compris dans l'instant même, avait tourné toute sa colère contre Jožko : sans demander son reste, il était ressorti aussitôt en suspendant le drap à l'entrée de la cabane. Vilma l'avait poursuivi de ses imprécations, ameutant le hameau qui ne tarda pas à comprendre de quoi il retournait quand elle arracha ce qui d'ordinaire faisait la fierté des familles. C'est ainsi que l'histoire était parvenue jusqu'à Sindy, complétée quelques années plus tard par des confidences – aussi fragmentaires et édulcorées fussent-elles – de Marina, à qui l'unissait une similitude de parcours. Vilma ne chercha à tirer aucune explication ni de l'un ni de l'autre des jumeaux ; il n'y avait rien à expliquer ; que Marina eût été forcée ou qu'elle ait cédé ne changeait rien à l'affaire et ce sont là des choses dont on ne parle pas. Vilma se reprochait de n'avoir rien vu venir et encore n'était-ce pas le fond de sa pensée : il aurait fallu être aveugle pour ne pas voir que Jožko n'avait d'yeux que pour Marina et que ses escapades avec des filles vénales après les bals ne constituaient qu'un dérivatif à ses ardeurs de jeune mâle. Ce qui se passait chez les gadjé ne comptait pas. Au hameau, on se mariait entre soi, tout le monde était plus ou moins cousin, on

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ressuscitait et, avec elle, celui que j'avais été, celui qui l'attend à la sortie des cours et qu'elle protège dans les rapports de la Sécurité d'État, celui qu'elle embrasse sur le pont de bois, ce couple d'amoureux qu'on vient de photographier. *Ce jeune homme-là* regarde autour de lui le cercle de ses collaborateurs ; eux ne fument pas, ne boivent pas, en tout cas pas en réunion, ne déjantent pas, chacun assis bien à sa place, faisant corps avec elle dans une fixité trompeuse, prêt à bondir tels les grands fauves pour peu qu'une proie passe à leur portée ; malgré cela, il les voit dans un brouillard, ils ne sont jamais dans l'instant, toujours dans celui d'après, pas tout à fait là, pas tout à fait vivants, dans un perpétuel fondu enchaîné, encalminés dans leurs ambitions, cherchant leur oxygène dans un possible où ils n'ont pas encore pied ; où, conjugués au futur, se noient leurs rêves. *Lui*, il vient de sauver la tournée en France des jeunes de la remise, de ces visages qu'il voit rayonner dans l'ombre et la trépidation des danses. La suite des décisions n'a plus de prise sur lui. Il devrait s'en inquiéter. Il le voudrait. Il n'y arrive pas. Il reste dans la joie d'avoir sauvé le rêve de Liliana, celui de se produire très loin du hameau, dans une ville où le regard des hommes ne la rendra pas impure. Il demeure dans le souvenir des paysages qui, par échappées, accouchent du bonheur, juste parce qu'ils sont sauvages et rares comme les lynx qui les hantent ; bonheur animal des Tsiganes, celui de se tenir chaud, de parcourir du matin au soir les journées vides qu'ils n'ont pas, comme les gadjé, à remplir d'eux-mêmes, de petits espoirs ou de grands désastres ; bonheur de bramer sous les constellations ou de hurler avec les loups que rapproche chaque hiver, sans se soucier du respect humain, car toute limite est une injure à l'homme. « Rom veut dire homme » lui rappelle Marina. *Tout l'homme*. Il rêve tout à coup de partir, de retrouver l'homme-animal qui sommeille en lui, le goût de l'instant où se cachent

les perles du bonheur. Au bout du couloir, dans la glace du lavabo, il s'en va découvrir un nouveau visage, celui d'un vieux loup solitaire, au poil blanchi, qui ne supporte plus la captivité.

Il avait encore en tête les cimes majestueuses des Tatras, le chapelet nacré de leurs pics étincelants, la couleur des forêts alentour en début d'automne, la rougissante émotion des hêtres au sortir de la brume du matin et les larmes mordorées des chênes au couchant. Il l'a dit dans ce bureau dont la laideur fonctionnelle venait de lui tomber dessus, tel un rocher en surplomb qui s'écrase tout à coup sur la route et manque de tuer : ce fauteuil pivotant de cuir en deuil aux parements de froid métal qui le transforme en girouette, ce bureau en fer à cheval qui l'enserme de sa panoplie de tiroirs et de téléphones, un sentiment de trop-plein et de vide en même temps. Elle lui avait dit : « Tu pars, je reste : ma vie est ici, pas la tienne ! » Il s'étonnait tout à coup que sa vie se soit étranglée entre cette chaise tournante et ce bureau qui le ferrait aux pieds. Marina avait choisi les arbres et la désespérance de Caïn, elle inventait des semailles pour les hommes qui ne moissonnent pas, des chemins de traverse pour les enfants qui n'étaient pas les siens. Il l'enviait d'avoir choisi la meilleure part et se sentait frappé d'une injustice irrémédiable dans cette vaste pièce dont – climatisation oblige – les fenêtres ne s'ouvriraient jamais. Tout à coup, son regard accroche un des cadres censés rompre l'impersonnalité de cet antre directorial. Il avait chargé Alexandra d'en revoir la décoration. Originaux ou reproductions, il n'aimait pas les taches de couleur, préférait l'abstraction qui se situe encore à mi-chemin de la réalité, quitte à la travestir. Il lui semblait voir cette œuvre de Marcello Dotallevi pour la première fois : *La bugia*, le bougeoir, un curieux chandelier, une plaque aux couleurs de l'arc-en-ciel, munie d'une petite anse de métal sur lequel s'affaissait une

bougie éteinte. C'était comme une réplique dénaturée de l'*udud* qui brillait dans la chambre de Marina, cette pomme de terre évidée où brûlait une mèche imprégnée d'huile ; un clin d'œil à cette nuit dans sa chambre où il avait cru, sur fond de révolution, que les barricades tombaient entre elle et lui. À moitié fondu, le vermisseau de cire recouvrait le *g*. On pouvait lire *bugia*, « le mensonge », ou *buia*, « noir ». Il se demanda si sa vie n'avait pas été un noir mensonge. Il se voyait soudain étranger à lui-même. Dans cet air confiné, l'envie le brûla de sentir l'odeur de la pluie sur les champs labourés, de retrouver, découpées dans l'azur, les couleurs de l'arc-en-ciel dans les forêts automnales de Slovaquie, les feux allumés dans la nuit par les Tsiganes, *ududa* de plein air, de soirs comblés, pareils à des cierges sans église et sans Dieu. Le jeune homme qu'il avait été s'effraya de ce que le temps était compté et comprit que seul comptait le présent.

*

Je ne savais pas comment Alexandra réagirait à ma fin d'activité et ne me posai à vrai dire la question que lorsque les modalités de mon départ étaient déjà engagées. Une indemnité conséquente écartant les soucis matériels, je ne craignais d'autres embarras que dans cette réappropriation d'un temps dont je n'étais plus redevable à d'autres, anonymes pour la plupart, ou que je n'avais pas vraiment choisis pour les plus proches. Alexandra serait à la charnière de cette mutation. Jusqu'alors, nos activités respectives, pour disparates qu'elles fussent, nous avaient entretenus dans un sentiment réciproque d'indépendance et de complémentarité. Nous acceptions l'idée de ne rien connaître aux activités de l'autre, nos emplois du temps respectifs ouvraient un vaste champ à notre liberté de couple. Elle n'était pas économiste, je n'étais pas critique d'art,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sa croix. Sans qu'il s'en rende compte, dans un interstice du temps dont seuls les musiciens tsiganes détiennent le secret, Alexandra prend furtivement la place de Marina.

Pourtant, même à elle, il ne dira rien de ses mésaventures : quand Alexandra s'était hasardée à lui demander comment il avait survécu après sa fuite du commissariat de K. (épisode que par honte il n'aborda jamais), il répondit avoir joué dans des orchestres tsiganes, avoir dormi quelque temps dans un centre d'hébergement pour enfants rom à l'archevêché de Š. Il y avait été bien traité, nourri et logé convenablement et même inscrit dans une école de musique. Toutefois le niveau ne le satisfaisait pas et, au centre, tout semblait inspiré par l'idée qu'un enseignement basique suffisait aux Rom. Les filles s'adonnaient à la couture, les garçons au dessin. Leurs ouvrages étaient exposés sous le préau de la cour où de bonnes âmes venaient les admirer et contribuer à sauver, non sans gloses désolées, celles des enfants tsiganes. Un jour, Laco entendit l'une d'elles geindre : « Même Dieu en a marre des Tsiganes ! » et il fut tenté de lui donner raison. Les dessins représentaient le plus souvent des chevaux que les gamins enfourchaient en rêve, puisant dans leurs gènes tout le nomadisme des steppes parcourues des siècles plus tôt par leurs ancêtres, avec le vent de la course, la diaprure des graminées, les fragrances de plantes ombellifères que foulent les sabots ; ou bien des saintes, que les fillettes priaient en les confondant avec des fées ou des princesses. Laco, lui, dessinait des bateaux. Il se voyait en Christophe Colomb tzigane. Il avait déjà essuyé quelques tempêtes et se sentait aguerri. Des policiers slovaques l'avaient humilié, des miliciens hongrois en uniforme noir avaient tué son père avec l'enfant qu'il tenait par la main, les policiers français l'avaient pourchassé. Il voulait mettre un océan entre eux et lui. J'essayais

de le raisonner :

– Je ne suis pas sûr que de l'autre côté la vie soit meilleure pour les Tsiganes.

Ce à quoi il répondait :

– Nous, les Tsiganes, on n'attend pas une vie meilleure. Marina avait un proverbe qui dit ça : « On veut juste aller où on n'est pas encore allé pour y voir ce qu'on n'a pas encore vu. »

Elle le lui avait cité en parlant de moi : ce fut ce que Laco précisa ensuite qui me décida à retourner à Bratislava après ma démission, à l'automne 2010 :

– Elle m'a mentionné plusieurs fois votre rencontre à l'université. Tu lui parlais de la France, des plages normandes, de la mer, mais aussi de New York, des enfants qui jouaient à Central Park...

– À moi, elle disait que sa place était en Slovaquie, près du village qui l'avait vue grandir.

Longtemps après, je m'interrogeais encore sur le point de savoir quelle association d'idées avait rapproché dans la bouche de Marina le désir d'ailleurs et notre rencontre. Je m'en ouvris à Alexandra, même si je craignais un peu de l'agacer en revenant sur le sujet de Marina, bien que quarante ans plus tard je fusse en droit de considérer qu'il y avait prescription concernant une relation dont je lui avais puérilement souligné qu'elle était demeurée platonique.

– Ce sont les pires, m'avait-elle répondu amusée : on ne sait jamais ce qu'on y a perdu... ou gagné. Je t'accorde la prescription, mais je crains que, pour toi, elle ne soit pas *extinctive*.

Vienne, fin septembre 2010

Je me demande souvent ce que devient Laco de l'autre côté de l'océan, s'il y a trouvé ce qu'il cherchait. Quoiqu'il en soit, c'est bien son désir d'Amérique qui ne faiblissait pas qui m'a permis d'avancer de façon décisive dans mon enquête sur Marina. Je savais qu'un éventuel visa ne pouvait s'obtenir qu'à partir de la Slovaquie et nécessitait donc un retour à la case départ. Pour convaincre Laco, Alexandra me proposa de l'accompagner afin de l'aider dans ses démarches. Je connaissais encore du monde à Bratislava...

– Tu pourrais m'emmener, ajouta-t-elle : après tout ce que tu m'as lu de ton dossier, j'aimerais en voir le décor.

Je ne savais trop si je devais mêler Alexandra à mon passé au risque de brouiller les saisons, de jaunir ce Printemps de Prague et sa déclinaison slovaque à l'automne de ma vie. Les visages restaient attachés aux lieux : Marina aux rives du Danube, Alexandra à celles de l'Arno. J'avais aimé l'une pour son exigence, j'aimais l'autre pour sa facilité. L'une se refusait en donnant beaucoup ; l'autre se donnait en se dérochant. Marina ne m'avait concédé qu'un baiser, que je lui avais peut-être volé. Alexandra m'abandonnait ses nuits. La concession m'était aussi chère que l'abandon. Dans ces replis de la mémoire où s'embrouillent les sens et les sentiments, chacune se prévalait de ce que je n'avais pas reçu de l'autre. Les plaisirs que m'accordait Alexandra s'entretenaient peut-être des frustrations d'un unique baiser, quarante ans plus tôt. Nous sommes

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

La première page, datée du printemps 1959, portait le tampon « TRÈS SECRET ». Marquée à l'en-tête du chef du premier département de la ŠtB, elle était intitulée : *Proposition de recrutement d'un collaborateur secret en catégorie « A »*.

Nom de code : « Slava »

Origine : Slovaquie orientale – Tsigane.

Motif : En rupture de ban avec son milieu d'origine, Slava survit actuellement en jouant dans les cafés de Prague au sein d'un orchestre. L'un d'eux lui loue une chambre, déduite de ses cachets, ce qui lui laisse très peu pour vivre. Cet établissement, où elle a sa chambre, est régulièrement fréquenté par les étrangers : diplomates occidentaux, hommes d'affaires, camarades des partis frères. Très bonne musicienne (violoncelliste ; elle chante également des chansons slovaques, tziganes mais aussi américaines), Slava est de physique agréable ne laissant pas deviner son origine ethnique (blonde, yeux bleus, peau claire). Elle a terminé l'école de 10 ans²⁹ et parle assez couramment l'anglais. Très bonne élève, elle aspire à entrer à l'université. Elle est encore mineure (16 ans).

Qui a mené l'enquête et recommande son recrutement ?

La cible a fait l'objet d'une enquête approfondie depuis son arrivée à Prague où elle réside sans permis de séjour. Le contact a été établi par le collaborateur idéologique Gabor, employé de l'établissement où elle loge et joue. Slava n'a pas indiqué les raisons du départ de son village d'origine ; il semble qu'une dispute familiale soit à l'origine. Son frère

jumeau vient d'être arrêté pour trafic de devises et tentative de meurtre sur un de ses congénères. Elle n'en était pas informée mais pourrait être à l'origine de l'altercation entre les deux individus. Sa venue à Prague pourrait s'expliquer par le souhait d'échapper à une union forcée ou un enlèvement, pratique courante dans cette communauté, et le souci de poursuivre ses études. Toutefois la cible ne donne aucune indication sur les raisons exactes de son départ.

Objectif du recrutement : Enrôler et former un agent en mesure de recueillir des informations sur des cibles fréquentant les établissements où elle se produit, et éventuellement d'en faciliter elle-même le recrutement. Compte tenu de son âge, il sera en effet aisé de compromettre ses contacts étrangers, en particulier les agents des ambassades occidentales et les hommes d'affaires.

Mode de recrutement : Il sera proposé à Slava de collaborer par le biais d'une compromission partielle : absence d'autorisation de séjour et de travail à Prague, utilisation d'une langue proscrite (romani) dans ses relations avec d'autres musiciens et ses chansons, implication qui pourrait être considérée comme incitative dans l'altercation ayant conduit à la tentative de meurtre perpétrée par son frère, voire bénéfice personnel tiré du trafic de devises de celui-ci. Slava a paru très affectée par la nouvelle de l'emprisonnement de son frère jumeau. Une collaboration sincère pourrait lui ouvrir, outre des avantages matériels et par la suite les portes de l'université, un droit de visite dont la fréquence dépendrait de la qualité des informations recueillies. Éventuellement la possibilité d'allègement de la peine prononcée (huit ans d'emprisonnement) pourrait être évoquée, a contrario les

conséquences négatives qu'aurait une attitude non coopérative de sa part.

Plan de recrutement : Slava sera arrêtée à la sortie d'un établissement nocturne où elle se produit avec d'autres musiciens. Elle sera conduite dans un poste de police où elle prendra connaissance des faits qui lui sont reprochés parmi ceux susmentionnés, en commençant par les plus bénins jusqu'aux plus graves. En fonction de ses réactions un arrangement lui sera ensuite proposé. Si elle se montrait trop récalcitrante, il pourrait être envisagé d'arrêter en même temps qu'elle des prostituées qui rôdent régulièrement le soir autour de l'établissement et qui pourraient la dénoncer comme l'une des leurs ; elle pourrait être alors poursuivie pour atteinte aux bonnes mœurs.

En gage de bonne volonté, Slava pourrait être interrogée sur sa communauté dans son village d'origine et sur ses relations avec les autres musiciens tsiganes et les Tsiganes émigrés de Slovaquie orientale qu'elle a rencontrés à Prague. Des recoupements aisés permettront d'apprécier la fiabilité de ses réponses.

Appréciation des risques de l'opération de recrutement : En rencontrant des étrangers, notamment des agents d'ambassades étrangères, Slava peut volontairement ou involontairement donner des indications sur la vie en Tchécoslovaquie (approvisionnement, niveau de vie, problèmes sociaux). Toutefois les ambassades occidentales ont déjà l'essentiel de ces informations et Slava, depuis peu à Prague, connaît surtout la Slovaquie orientale, essentiellement rurale, mais aucun objectif pouvant être considéré comme stratégique. Elle pourrait aussi donner des indications sur la situation de la communauté tsigane qui se révèle peu intégrable. Mais il

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

TROISIÈME PARTIE

La rose des chiens

Prague, 1959

Cela avait été dur de quitter le hameau, Vilma et même Jožko. Il le fallait pourtant. Le plus dur était de partir sans rien leur dire, en catimini, comme une voleuse. Et peut-être était-elle en cet instant une voleuse : une voleuse d'enfant. Dur de respirer pour la dernière fois l'odeur de la lessive à sécher au vent de la plaine qui, exceptionnellement, ne rabattait pas l'odeur des détritrus mais les arômes subtils d'un matin de printemps. Dur de partir sans savoir où aller, sans un toit pour vous accueillir, avec pour seul signe de reconnaissance le romani qui, pour une fois, lui serait plus utile que le slovaque dans cette ville mythique où, rameutés par des recruteurs jusqu'en Slovaquie orientale, avaient afflué par milliers les Rom depuis la fin de la guerre : cette capitale de la Bohême décrite par ceux qui en revenaient pour visiter leur famille comme la terre promise.

La bruine l'avait rattrapée à la sortie du hameau, le temps virait au gris, rehaussant les parfums d'herbes sauvages, de terre mouillée, d'arbres en fleurs. C'était en même temps un avertissement et un appel à rester. Personne au village ne comprendrait, ni personne dans la cabane. Elle a attendu que Románek, crottin de jument bouilli dans le lait aidant, se relève de sa pneumonie et reprenne l'archet et le chemin des bals avec Jožko, afin qu'à eux deux ils puissent assurer les rentrées d'argent nécessaires au ménage – du moins ce qu'ils ne dépenseraient pas en boisson et en filles – mais elle ne peut

attendre davantage. Sauf à devenir la Tsigane qu'elle n'est pas, celle dont un garçon attache aux siens les poignets ; après, ils auraient lapé au creux de leurs paumes réunies l'alcool de genièvre en se promettant d'être l'un pour l'autre de bons chiens fidèles et se seraient plus souvent mordus que caressés ; non pas l'amour mais l'attachement domestique, ces chaînes invisibles qui les retiennent tous, autant qu'ils sont, dans ce microcosme de boue et de planches pourries. La Tsigane trimant du matin au soir entre les baquets d'eau savonneuse et qui s'adosse aux heures chaudes au mur de la cabane sans même voir le ciel ; le ciel est un autre mur qui renvoie indéfiniment les rêves d'hier ; les pensées semblent s'y réduire à ces bâtonnets que gravent les prisonniers dans leurs cellules, à cette conscience élémentaire qu'un autre jour passe et que la vie s'en va doucement, s'en ira toujours ainsi, dans les criaileries d'enfants qui vous flétrissent le sein à peine en bouton et vous poussent vers la tombe. La Tsigane qu'elle a refusé d'être le jour où elle est devenue jeune fille...

À Prague, à ce que disent ceux qui en reviennent, il n'y a plus que des camarades, tous unis dans la construction d'un pays de cocagne où l'eau, voire l'électricité – cette chose un peu magique qu'elle avait longtemps crue réservée aux réverbères – arrivent jusque dans les maisons où habitent les Rom. Le Parti avait banni les exploiters du peuple, il garantissait une vie meilleure à tous les enfants du pays. Il scolarisait même les petits Tsiganes. De l'école, plus encore que les slogans lénifiants, elle n'a retenu que le plaisir d'apprendre, d'être presque devenue une *gadji* pareille aux autres filles de la classe, meilleure élève que la plupart, plus soignée qu'elles, ongles nets, cheveux brossés, une coquetterie qui agaçait Jožko et le rendait soupçonneux, ce qui ne faisait que la motiver davantage.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

La nuit, d'étranges cauchemars la hantent. Elle se réveille : un gros œil bistre la regarde par la lucarne du toit. Elle ne réalise pas tout de suite que c'est la lune. Rousse, maléfique. Elle cherche à se raisonner. Elle ne croit pas vraiment à ces fables : le « matérialisme scientifique » les récuse. Elle doit trouver un moyen. Faire ce qu'on lui demande et n'en rien faire. Manger aussi... renouer avec cette faim des mal nourris qui, l'hiver au hameau, lui tenait au corps.

Les clients lui sourient. Elle leur rend leur sourire. Elle est aimable avec tout le monde. Elle fait ce qu'on lui dit. L'important est de n'en privilégier aucun. Ne pas engager de vraie conversation. Quand elle est conviée au « rapport », elle prétend que l'orchestre ne lui laisse pas le temps de s'attarder avec les clients et, si on l'a vue parler avec l'un d'eux, ils n'ont échangé que des banalités. Parfois, son contact lui met sous le nez une photo, un homme lui chuchote à l'oreille :

– Qu'est-ce qu'il voulait ?

– Savoir où j'avais appris la musique... (ou bien : il me demandait mon âge... sa chanson préférée, etc.).

Elle sent bien qu'elle ne va pas pouvoir continuer ainsi, s'en tirer à si bon compte. Gabor prend des mines renfrognées quand il la croise dans les couloirs. Quelque chose cloche. Les cauchemars reviennent. L'appétit demeure, il suffit qu'elle pense au bébé qu'elle doit nourrir. Elle apprend à discipliner son corps, pas ses peurs. Elle est à nouveau convoquée ; cette fois ils ont arrêté Jožko quelque part, dans une ville de Bohême, ils ne disent pas où mais c'est plus grave. Ils insistent : « Beaucoup plus grave ! » Dans sa fuite, Jožko s'est lié avec une bande de trafiquants de devises. Il a changé de l'argent au noir avec les touristes étrangers. Il a volé l'État socialiste ! C'est un crime bien plus lourd de conséquences que de blesser un autre Tsigane... Marina fond en larmes :

- Qu'est-ce que je peux faire ?
- Pas grand-chose ; d'ailleurs tu n'as pas fait grand-chose pour nous jusqu'à maintenant.
- Je voudrais le voir, dit-elle.
- C'est beaucoup trop tôt, on verra plus tard ! En attendant...

Plus tard, elle sera trop grosse. Jožko saura. Ce bébé la liera à lui pour toujours : à lui, au hameau, au borbier des cabanes où s'enlissent les esprits... Jusqu'alors elle avait laissé venir à elle les clients, sans les rembarrier ni les encourager, en sachant éviter les privautés. Les étrangers d'ailleurs ne s'y risquaient pas. Ils savaient que la police était partout. On commença à lui désigner des cibles. Toujours des hommes. Cette fois, c'était à elle de leur parler à l'oreille, le temps d'une photo qu'elle devait rendre aussi ambiguë que possible. Cela la dégoûtait un peu, mais si c'était le prix à payer pour servir la patrie et le socialisme, obtenir un peu d'indulgence pour Jožko... Le sacrifice n'était pas exorbitant.

Puis il y eut ce camarade du parti communiste hongrois dont elle eut à s'occuper plus particulièrement. Elle ne sut jamais exactement ce qu'« ils » lui voulaient, cela ne la regardait pas. Sans doute raviver une flamme internationaliste vacillante en s'assurant quelques gages d'orthodoxie... en noir et blanc ou en couleurs ; mais les déboires hongrois n'étaient pas parvenus jusqu'au hameau tsigane et Marina était alors trop jeune pour s'y intéresser. Marina dut accepter de « veiller » sur lui. Ensemble ils parlaient un russe qui n'était pas immaculé mais servait d'espéranto aux pays frères. Elle devait lui demander comment on vivait à Budapest, mieux ou moins bien qu'à Prague, ce qu'il pensait de l'Union soviétique. Il répondit (ou

elle le fit répondre) « pareil » à la première question, qu'il aimait beaucoup « les ballets et l'opéra russes » à la seconde. Il lui était sympathique, au milieu de sa trentaine, brun comme Jožko, un visage aigu, intelligent, une nuance douloureuse dans le regard mais qui s'effaçait dès qu'il se posait sur elle, amical, presque affectueux, d'ailleurs on lui avait dit que c'était un camarade... Pour la première fois elle associait le mot à un visage d'homme, il en devenait encore plus séduisant. Elle ne voulait pas lui causer d'ennuis. Il était venu pour un séminaire : de recyclage, sans doute. Le séminaire se prolongea, il lui demanda de l'accompagner tout un week-end pour lui servir d'interprète. C'était un rôle qui convenait à Marina ; il anoblissait la tâche qu'on lui avait imposée ; si elle entrait à l'université, elle pourrait peut-être devenir interprète, faire découvrir aux étrangers les charmes de son pays, les succès du socialisme : une fois celui-ci définitivement établi, les soupçons, les précautions n'auraient plus de raison d'être, un jour viendrait où l'on pourrait librement échanger avec ceux venus d'ailleurs.

Ils se promenèrent longtemps sur les quais de la Vltava, un vent léger ébouriffait leurs cheveux, cela devenait romantique, il l'invita au restaurant. C'était la première fois qu'elle mettait les pieds en tant qu'hôte dans un restaurant. Il lui fit boire de la *slivovica* en apéritif ; elle ne voulait pas, elle pensait au bébé. Quand il tourna la tête pour s'adresser au serveur et passer la commande, elle en profita pour vider le reste du verre sous la table. Ensuite ils visitèrent un musée. Mais elle avait l'esprit ailleurs, se demandant au fur et à mesure que le soir tombait comment elle se débarrasserait de lui. « Ils » avaient exigé qu'elle lui tienne compagnie « jusqu'au bout ». Elle devait le raccompagner à son hôtel : pour être sûrs, disaient-ils, qu'il ne rencontrerait personne d'autre. Une fois dans le hall, il voulut

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

appris qu'elle était belle aussi pour les inconnus ; elle accrochait leur regard, leur sourire, elle découvrait ce pouvoir nouveau dont elle comprenait qu'il était tout ensemble un atout et un malheur.

Trois semaines passèrent. Elle n'avait plus de nouvelles du couple américain. Selon l'humeur du jour, elle se désolait de n'avoir plus l'occasion de parler à la jeune femme ou se réjouissait de ne pas risquer ainsi d'attirer des ennuis sur elle ou son mari. Jusqu'au jour où, de nouveau convoquée au ministère, on lui annonça qu'elle aurait à donner des leçons de violoncelle à Mme Turner à l'ambassade américaine. Elle dut rougir de confusion et son cœur se mit à battre la chamade dans l'effort qu'elle faisait pour cacher son trouble à ces visages impassibles qui scrutaient ses réactions, si inexpressifs qu'elle les confondait tous dans une même répulsion.

– C'est une demande de l'ambassade des États-Unis, camarade ; la note ne précisait pas ton nom, mais il a été indiqué téléphoniquement que c'est toi que Mme Turner souhaitait avoir pour professeur. Comment es-tu entrée en contact avec elle ? Et comment se fait-il que tu ne nous en aies pas prévenus ?

Marina se sentait comme une biche aux abois. Elle savait qu'elle devait jouer serré : la franchise serait sa meilleure carte.

– Elle m'a seulement entendue au concert à l'ambassade, le jour de la fête nationale, et aussi au restaurant. Une fois, elle est venue me saluer.

– Et pourquoi n'en as-tu rien dit ?

– Je ne pensais pas que c'était important.

– Écoute bien ce que je vais te dire, camarade ! Tout est important avec ces gens-là. Eux aussi sont importants pour nous. Tout ce qu'ils disent est important. Ce sont des Américains, nos ennemis les plus dangereux. Sûrement des agents sionistes de

surcroît !

À l'air effaré de Marina, son interlocuteur crut bon de préciser :

– Des origines juives, si tu vois ce que je veux dire...

Marina hocha la tête. Dans la brume qui envahissait sa pensée, elle vit défiler un train sur le quai d'une gare enneigée. Un convoi pour la mort, dont elle avait par miracle réchappé. La plupart des déportés étaient juifs. Peut-être l'était-elle ? Elle frémit intérieurement à l'idée que si les masques qui l'observaient avaient eu le moindre doute à ce sujet, ils l'auraient aussitôt soupçonnée d'être un agent sioniste elle aussi. Tandis qu'une Tsigane, c'était peut-être une moins que rien, mais ça pouvait toujours faire une espionne : elle savait que tous les régimes depuis l'Empire avaient considéré les Rom sans citoyenneté définie comme tels, tantôt pour les utiliser, tantôt pour les brutaliser ou les massacrer. Valait-il mieux être juif ou tzigane ?

– Tu écoutes, camarade ?

Elle comprit qu'elle devait faire retomber la tension qui s'était insidieusement créée entre elle et *Eux* par un gage de totale soumission.

– Je ferai comme vous voudrez dit-elle. Si vous préférez, je n'irai pas...

Sans le vouloir, elle venait de reprendre sur eux l'avantage. Sans elle, le plan qu'ils avaient en tête, quel qu'il fût, volait en éclat. Celui qui haussait le ton l'instant d'avant se radoucit brusquement.

– Au contraire tu iras, camarade. Mais il faudra tout nous dire, entends-tu ? Tout... et sur lui aussi, c'est lui qui nous intéresse le plus.

– Mais c'est à elle que je donnerai des leçons, c'est elle qui joue du violoncelle !

– Mais ce sont les hommes qui te regardent. C’est lui qui t’a offert un bouquet de fleurs...

– C’était le bouquet de l’ambassade, voulut rectifier Marina, terrifiée à l’idée que rien n’avait échappé aux espions de la Sécurité d’État.

– À toi de te débrouiller, conclut son interlocuteur sur un ton qui n’admettait pas la réplique. Après chaque leçon, tu iras raconter ce que tu as vu, fait et entendu au camarade Karl que tu trouveras au bar du restaurant. Et surtout n’oublie rien !

La première fois qu’elle arriva à l’adresse indiquée dans le ghetto diplomatique où habitaient les Turner, elle crut mourir de frayeur quand le milicien qui gardait l’entrée lui demanda ses papiers puis passa de sa guérite un long coup de fil dans quelque administration policière qui devait ensuite remonter à la Sécurité d’État. Malgré la chaleur de saison elle se sentait comme transie. Enfin il la laissa passer, elle et son violoncelle, non sans avoir recopié en transpirant et en soulevant de temps à autre son képi pour s’essuyer le front tous les justificatifs qu’elle lui avait présentés. À cet instant, elle sentit que le soupçon allait désormais peser aussi fortement sur elle que sur ceux qu’elle avait pour mission d’observer. La frontière grillagée du ghetto l’enfermait elle aussi, sans retour possible, dans un monde impitoyable qui n’était plus le sien. Elle et l’enfant qu’elle attendait.

Elle arriva presque en pleurs à la porte des Turner. Ce fut elle qui ouvrit. Le visage de la jeune femme s’éclaira en la voyant. Marina lui sourit à son tour, jetant un coup d’œil derrière elle dans l’appréhension d’apercevoir son mari. Elle fut soulagée d’apprendre qu’il n’était pas là.

– Cela n’a pas été trop dur d’arriver jusqu’ici ?

– Un peu, admit Marina.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

déduiraient qu'elle n'irait jamais jusqu'au bout de leurs espérances et trouveraient un autre appât. William lui était indifférent, mais non Judith. Déjà elle ne pouvait plus se passer de ces leçons qui lui offraient une oasis dans le désert affectif sans bornes qu'elle traversait depuis qu'elle avait fui le hameau.

Elle comptait sur Judith pour lui redonner un peu de goût à vivre. Mais la fois suivante elle la trouva maussade et abattue. Elle ne posa pas de question, elle n'en posait jamais à Judith de peur qu'elle y voie une curiosité particulière, préméditée. Judith savait que la ŠtB tenait Marina dans ses griffes et Marina se contentait de ce que Judith ou son mari voulaient bien lui dire. En dehors de la musique, elle ne prenait jamais l'initiative d'aborder un sujet. Cet après-midi-là, Judith n'était pas à ce qu'elle jouait, la musique avait cessé d'agir comme une drogue. Le remède ne faisait plus effet. Elle s'arrêta au milieu d'une phrase, regarda Marina comme si elle explorait son visage, ses épaules, son ventre. Elle se leva pour gagner la petite pièce tranquille où elles prenaient le thé en allumant la radio. Marina la suivit.

– Quand on vous regarde, cela paraît si simple, si beau d'avoir un enfant.

– Je ne sais pas, dit Marina...

– Non, vous ne savez pas, parce que sans doute vous ne l'avez pas voulu. William et moi, nous avons encore essayé, nous avons cru, un petit espoir et puis non, rien. Chaque fois que je vous vois, si belle, vous me faites penser à une Madone, je m'émerveille et m'attriste en même temps.

Une larme brilla dans ses yeux.

– Je vous en prie, ne pleurez pas, chuchotait Marina et elle sentait elle aussi monter les larmes sous ses paupières. Et tout à coup le temps, leur cœur parurent s'arrêter parce que Marina lui avait pris les mains et qu'elles pleuraient toutes deux en silence.

– Si seulement je pouvais vous le donner, murmura Marina pour elle-même.

Le jeune couple ne venait plus dîner au restaurant. Maintenant que Judith pouvait avoir Marina pour elle seule, peut-être n'éprouvait-elle plus le besoin de venir l'entendre ici. D'autres Américains y avaient pris leurs habitudes et, à leur suite, des personnels d'autres ambassades, reconnaissables à la coupe de leurs vêtements, à la qualité des chaussures ou à la plaque d'immatriculation de leurs voitures stationnant devant l'établissement : Marina savait maintenant à quel pays correspondait le dernier numéro. Des Allemands, des Suédois, des Autrichiens, des Canadiens... Le *primašis* prétendait que c'était pour elle qu'ils venaient, depuis qu'elle s'était payé un beau succès à l'ambassade américaine. Loin d'en être jaloux, il se réjouissait de cet accroissement d'audience qui participait à la réputation de l'orchestre. L'aval des Occidentaux, en ces temps d'irréligion xénophobe, valait sacre. Marina ne souhaitait pas attirer l'attention sur elle, ni se lier avec d'autres étrangers, ce que la Sécurité d'État chercherait immédiatement à exploiter ; sa vie était déjà assez torturée pour ne pas l'embrouiller davantage. Mais le compliment ne la laissait pas indifférente.

Elle ne put s'empêcher un soir, pendant la pause de l'orchestre, d'être happée par des collègues des Turner. Comme elle faisait remarquer qu'on ne les voyait plus au restaurant, l'amie de Judith affirma qu'elle se ménageait dorénavant. Marina ne comprenait pas ce qu'elle entendait par là.

– Je crois qu'elle attend un heureux événement.

Judith venait de lui dire que ses espoirs avaient été une fois

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

déferlantes au point que William, la serrant davantage contre lui pour éviter qu'on ne la voie pleurer, peut sentir sous sa main, à travers le tremblement du corps, l'agitation de l'âme. Il éprouve de la pitié et s'en effraie.

– Viens, je vais te conduire à ta chambre. Nous avons le chalet pour le week-end.

– Mais je dois rentrer, s'inquiète Marina.

– Je te ramènerai demain de bonne heure.

– Mais ils vont penser...

– Ces gens-là ne pensent pas...

– Ils vont croire...

– Laisse-les croire ce qu'ils veulent !

– Je ne veux pas vous causer des ennuis...

– Tu ne m'en causeras pas.

– Ni à Judith, ajoute-t-elle.

Il sourit et ce sourire semble signifier que la messe est dite. Mais enfin à quoi pense William ? Ils ne les lâcheront plus, elle et lui, s'ils se mettent en tête qu'il y a quelque chose entre eux... Elle n'a aucune envie de passer une nuit sous le même toit que lui et de répondre ensuite à leurs questions. Mais elle est incapable de penser à demain, de se projeter au-delà de cette nuit, elle a un peu bu pour chasser les idées noires, elle n'a pas l'habitude, elle se sent coupable vis-à-vis de l'enfant, plus que cela : indigne. Son cerveau s'engourdit, elle n'a qu'une envie, se laisser glisser dans ce puits d'ombre où elle se sent enfoncer, dormir, faire confiance à William, se laisser prendre en charge, s'en remettre aux étoiles... Il la précède dans l'escalier. À l'étage, il ouvre une porte. Elle craint qu'il ne la suive dans la chambre mais il reste sur le seuil, lui souhaite une bonne nuit.

Contrairement à son attente, elle ne peut s'endormir immédiatement. Elle rallume la lumière, se lève, vérifie qu'elle a

verrouillé sa porte, examine la chambre, cherche quelque chose sur quoi focaliser son attention. La fenêtre donne sur un parc en pente douce, adossé aux bois environnants. En bas coule un affluent de la Vltava dont elle ignore le nom. Elle se représente fuyant à travers cette campagne d'une douceur qui n'est pas humaine ; pour la première fois depuis son départ elle regrette le hameau, le déroulement apaisant des champs et des forêts de Slovaquie orientale, Vilma, les frères, les bals, mais avant tout cette communion avec la nature, loin de cette ville oppressante où elle a échoué. Ce soir elle aurait préféré la terre battue, les murs de planches qui laissent passer le vent, la porte en sacs de toile qu'aucun Tsigane ne forcera jamais, par où perle la nuit en ombres bleues : la belle étoile est sa maison.

Machinalement elle ouvre le tiroir de la table de chevet, y trouve, ainsi que dans toute bonne demeure anglo-saxonne, une Bible en anglais. Ce livre interdit suscite sa curiosité, elle feuillette au hasard, tombe sur le récit de la Passion. La dimension sacrée des Écritures lui échappe mais elle est sensible à leur contenu symbolique : les souffrances du « Fils de l'homme » figurent celles de l'humanité et leur injustice la ramène à ses propres tourments. Le Christ sans défense parle pour elle ; Pilate le livre aux grands prêtres par ces mots « *Ecce Homo* », « voilà l'Homme » ; elle a l'impression, par association sémantique, parce qu'en ce moment de confusion elle est revenue à sa langue première, que c'est un « fils de Rom » qu'on livre et ne s'étonne point de la réponse des scribes : « Crucifie ! Crucifie ! » Elle s'attendrit sur la douleur de Marie au pied de la croix ; elle est happée par les avant-dernières paroles du Crucifié :

Voyant sa mère et près d'elle le disciple qu'il aimait, Jésus

dit à sa mère : « Femme voilà ton fils. » Ensuite, il dit au disciple : « Voilà ta mère. »

Elle croit lire dans cette permutation de la maternité et de la filiation la réponse qu'elle cherche et finit par s'endormir en songeant au disciple que Jésus aimait. « Ce sera un garçon. Il s'appellera Jean » sera, dans la nuit pâissante, sa dernière pensée.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

silence. Elle se sentit soulagée d'avoir devant elle toute la *Symphonie pathétique* de Tchaïkovski pour reprendre pied.

Elle quitta William tout de suite après le concert. Elle rentra seule à l'hôtel ; il n'avait pas l'excuse du violoncelle pour la raccompagner. Elle n'avait rien à raconter à Karl et s'en réjouissait presque : sachant l'ennuyer, elle inventa qu'avec l'Américain ils avaient beaucoup parlé musique mais mentionna l'automne canadien qu'aimait Judith dans les forêts d'érables.

– Et il ne t'a pas dit que sa femme attend un enfant ? s'étonna Karl.

– Judith ?

– C'est le bruit qui court dans la colonie diplomatique !

Sous le coup de l'émotion, Marina sentit à nouveau l'enfant bouger. Que savait Karl au juste ? Répétait-il simplement ce qu'elle avait entendu elle-même dans la bouche de l'amie de Judith ? Ou bien Judith nourrissait-elle encore un espoir de ce côté-là ? Mais, dans ce cas, à quoi rimaient les avances de William concernant son propre enfant ? Interloquée, Marina bredouilla qu'elle interrogerait Judith à son retour. Elle espérait qu'ils la laisseraient tranquille jusque-là. Mais Karl insista pour qu'elle retrouve l'Américain en l'absence de son épouse. *Ils* voulaient qu'on les vît ensemble en ville. Marina savait ce que cela signifiait. Ils se servaient d'elle pour attirer l'Américain dans quelque traquenard... Une fois de plus, elle n'était bien malgré elle qu'un instrument, l'attrayant oiseau du malheur.

Le *primašis*, à sa demande, entreprit des démarches pour qu'elle accompagnât l'orchestre à Bratislava. Il se heurta à un mutisme obstiné de l'agence artistique. Pas de refus : juste le silence. Marina comprit que le blocage était ailleurs ; elle ne s'appartenait plus, elle relevait d'une autorité qui pouvait à tout

moment choisir de se manifester mais qu'elle ne pouvait ni interroger ni fléchir, parce que ce pouvoir de l'ombre n'avait aucune personnification et que sa voix se confondait avec le silence. Dans la fraîcheur de ses seize ans, que n'avaient entamée ni le salut des pionniers, ni le pas cadencé, ni les hymnes à la paix, ni les cours de doctrine intraduisibles en romani, Marina sentait confusément tout cela. La réponse qu'elle attendait viendrait d'elle-même.

– Il faut finir ce qui est commencé, lâcha Karl un soir.

Marina ne put s'endormir avant longtemps. Dans l'obscurité de sa mansarde, elle voyait défiler les visages sans regard des agents de la ŠtB, ceux interchangeables des étrangers qu'elle avait abordés, celui de Judith, son accablement, celui de William, énigmatique, un rien inquisiteur, qui la mettait souvent mal à l'aise comme s'il savait sur elle des choses qu'elle-même ignorait. À tous elle avait menti pour des raisons différentes. Ce mensonge était le chaînon invisible qui les liait les uns aux autres, le trait d'union du bien et du mal. Le mensonge était entré en elle, tel le ver dans le fruit. Les Rom avaient raison : en rejoignant le monde des gadjé elle était devenue *mahrime*, impure comme l'eau qui rend malade. L'impureté n'était ni dans les pensées, ni dans les actes, ni dans son corps, mais dans chaque mot qui passait ses lèvres sans refléter fidèlement son cœur. Elle avait beau se cabrer, elle savait qu'elle finirait par faire ce qu'ils voudraient qu'elle fît, elle ne pouvait les fuir qu'en leur obéissant. Elle se cherchait des excuses, se défendait d'un excès de sympathie pour William, imaginait que la Sécurité d'État avait ses raisons qu'il ne lui appartenait pas de connaître. William avait compris le rôle qu'on voulait lui faire jouer et ne lui en tenait pas rigueur : il paraissait même s'en amuser comme d'une conquête facile qui, peut-être, le flattait. S'il n'y avait eu Judith, elle aurait pu s'afficher avec lui comme avec les autres.

En définitive, la ŠtB n'en demandait pas davantage.

Au matin, elle l'appela d'une cabine téléphonique : peine perdue, les ambassades étant par définition sur écoute. Elle lui proposa de l'accompagner le samedi chez un luthier que lui avait recommandé le *primašis* ; il fabriquait et entretenait des instruments de valeur ; Judith pourrait, en cas de besoin, lui confier le sien. Elle avait encore besoin que Judith demeurât le prétexte de chaque pas qu'elle faisait en direction de William. « C'est du côté de *Novy Svet* », précisa-t-elle, certaine que William saisirait cette allusion au « Nouveau Monde », qui renvoyait tout autant à leur conversation dans la voiture qu'au concert qui s'était ouvert avec Dvořák.

– Va pour le Nouveau Monde, acquiesça l'Américain, montrant ainsi qu'il entraînait dans son jeu.

Le luthier avait installé son atelier dans le réduit d'une arrière-cour. L'artisan était en train de peaufiner le vernis d'un violon. Absorbé tout entier par sa tâche, il leva à peine les yeux à leur arrivée. La cinquantaine, chenu, d'une maigreur qu'on devinait robuste, il mettait toute son énergie et sa concentration à figoler l'étalement du mélange qui répandait dans l'atelier ses effluves. Dès qu'elle le vit ainsi penché sur son ouvrage, Marina lui envia cette méticulosité qui captait toute son attention et paraissait résumer le sens de sa vie à cette unique tâche, comme si le violon était son dernier-né et qu'il voulait par ses soins attentifs l'éduquer à bien chanter et si possible à surpasser ses frères. Elle calcula qu'il avait vu sombrer un Empire séculaire, naître de ses décombres un nouvel État, qu'il avait survécu à deux guerres mondiales, changé de république, connu Gottwald puis Novotný, mais à le regarder elle comprenait que tout cela était moins important que le vernissage d'un violon, qu'il

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

d'arriération ». La Sécurité d'État ne la lâchait pas mais, en lui ouvrant les portes de l'université, reconduisait sous d'autres formes le contrat tacite qui la liait à elle. Tout cela fut suggéré plus que dit : le grand sec n'était précis que sur les obligations de Marina, lesquelles se résumaient pour l'essentiel au silence absolu sur ses activités extramusicales à Prague. Eut-il été plus explicite que Marina n'en eût pas retenu davantage, tant le mot université, une fois lâché, avait obstrué toute sa faculté de concentration : elle apercevait soudain le bout du tunnel dans lequel elle n'avait cessé de s'enfoncer depuis son arrivée à Prague et la lumière qu'elle apercevait était celle qui brillait sur le visage du luthier. Elle ressemblait au miroitement des Tatras dans le lointain, à la marbrure des mots sur les pages d'un dictionnaire, une beauté qu'elle tirerait de l'étude, du savoir, de l'infini des langues, du bien qu'on peut faire aux hommes en parlant la leur... La liberté n'existait vraiment que dans l'étroitesse des choses, mais elle était immense.

À son arrivée à Bratislava, le *primašis* lui avait trouvé un accommodement provisoire mais, quelques jours plus tard, ainsi que le lui avait annoncé Judith, une femme d'un certain âge était venue la trouver « de la part d'amis communs » dans l'établissement où elle jouait en soirée pour lui proposer une chambre chez elle, plus exactement la moitié d'une chambre isolée par un paravent qu'elle partageait avec la mère de sa logeuse, une vieille dame aux cheveux blancs que bleuissait l'usage détourné d'un produit de lessive, sa seule coquetterie. Elle avait vu naître le siècle et lui parlait encore de la répression qui sévissait alors dans le royaume de Hongrie à l'encontre des intellectuels et religieux slovaques qui militaient pour l'usage de leur langue et un minimum d'émancipation culturelle. Marina avait adopté la vieille dame, sensible à la distinction un peu

surannée qui émanait de ses paroles et de ses gestes. Elle l'aidait à sa toilette et aux tâches ménagères tandis que sa fille travaillait dans la journée et parfois de nuit à l'hôpital comme infirmière.

Marina, par précaution, ne s'étend pas sur cette famille et s'abstient notamment de donner dans son carnet le moindre nom. Pourtant, tout indique qu'elle voue une profonde reconnaissance à ceux qui l'ont hébergée, entourée durant cette période critique et pris des risques à son sujet. Les discussions entre mère et fille constituaient pour elle un sujet de distraction autant que d'interrogation. Celle-ci reprochait à celle-là ses sempiternels retours sur une époque révolue et de ressasser des ressentiments qui n'étaient plus de saison dans la communauté des pays frères. Marina subodorait que les allusions de la vieille dame, tout autant qu'à la lointaine époque de la magyarisation forcée sous l'Empire, se rapportaient à l'obligation présente d'apprendre le russe à l'école et à la prédominance du tchèque. Pourtant, une vraie complicité démentait ces désaccords entre mère et fille et donnait l'impression que celle-ci s'exprimait plus par prudence que par conviction, dans le souci évident de ne pas attirer l'attention sur le couple qu'elle formait avec son mari médecin qui travaillait dans le même service qu'elle : ce dernier faisait partie des « attaches » que, selon Judith, William avait encore en Slovaquie.

Un jour que la vieille dame était descendue en ville, Marina s'étonna de l'apercevoir en grande conversation avec un laveur de carreau qui s'activait sur la vitrine d'un magasin. L'homme était perché à mi-hauteur sur son échelle, légèrement penché vers elle, mais paraissait complètement absorbé par sa tâche, fixant le bout de sa brosse comme s'il craignait de le voir s'envoler. Il frottait mécaniquement la vitre où se reflétait son visage hâve,

ses cheveux longs et désordonnés. La vieille dame lui parlait sans le regarder, elle chuchotait plutôt comme pour elle-même, en regardant l'étalage dont la médiocrité ne parut pas à Marina mériter cette attention soutenue. Pour les rares passants ce n'étaient que deux silhouettes que le froid avait figées un instant sur cette placette dont la géométrie particulière permettait d'épier le désert des venelles qui y débouchaient. Le silence d'une fontaine qu'on avait abritée du gel, les friselis d'air glacé qui râpaient sur les branchages décharnés des paillettes de givre, conféraient à la juxtaposition des deux personnages une abstraction derrière laquelle s'évertuait à se faire jour un sens, ainsi que se devinait une statue sous l'emmaillement du bassin. Ils se séparèrent sans avoir échangé un regard, mais le laveur de carreaux, qui s'était tenu jusqu'alors – seules remuaient les lèvres de la vieille dame –, s'arrêtant un bref instant de froter, dit quelques mots avant de reprendre sa tâche, effaçant les traces du dernier coup de brosse qui avait dessiné une croix grossière dans un reste de gelée blanche. Marina se garda de se montrer. La fréquentation, à son corps défendant, de la Sécurité d'État lui avait au moins appris à discerner à coup sûr ce qu'elle devait savoir et ce qu'il était préférable d'ignorer.

N'ayant pu trouver à se loger dans le centre-ville, ses hôtes habitaient une maisonnette sur les hauteurs boisées en lointaine périphérie. En bas de la côte, un tramway amenait Marina, moyennant un changement, non loin du restaurant où se produisait l'orchestre tzigane, ce qui était une facilité pour rentrer le soir. L'argent gagné servirait à couvrir les menus frais de l'université à laquelle, avec l'appui vraisemblable de la ŠtB, elle avait pu s'inscrire en linguistique avec un an d'avance sur la plupart de ses congénères, au vu de ses excellents résultats scolaires. Les premiers temps, Marina fut enchantée de cet

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

faillie, cet inconfort qui m'empêcherait de pousser mon avantage.

– Il ne pouvait être question de cela entre nous. J'étais à l'ambassade de France, elle était tchécoslovaque. Le rideau de fer était entre nous, nous le savions tous les deux, et s'il m'est arrivé parfois de l'oublier, c'est qu'elle le rendait transparent. Juste avec les mots... la force des mots. Ce sont les mots, pas les armes ni les espions, qui ont abattu le rideau de fer.

Il tiqua au mot espion. Il m'était venu sans y penser, simplement parce que j'avais la tête encore pleine des rapports de la ŠtB. Maintenant mes paroles s'incrustaient en lui. Il me semblait que Marina, de là où elle était, me soufflait ce que je devais dire. Elle aurait eu d'autres mots, une autre façon, mais je la sentais heureuse de ce que prononçaient mes lèvres sans, me semblait-il, que ma volonté y fût pour quelque chose.

– Et qui serait le père de cet enfant dont vous parlez ?

Je fus précautionneux. Parler du jumeau de Marina, quand bien même était fictive cette gémellité, faisait de mon interlocuteur un enfant incestueux dans lequel il lui serait encore plus malaisé et déchirant de se reconnaître.

– Un garçon de son village. Elle avait seize ans, lui aussi. Je marquai une hésitation avant de poursuivre : il était rom.

Il se troubla, fixant soudain le vide, sans comprendre, refusant à l'évidence de me suivre, cabré. Je m'empressai d'ajouter comme par compensation (et cette idée me fit honte au moment même où elle m'effleura) qu'il avait été arrêté peu de temps après, considéré comme un opposant parce que les Rom résistaient, ainsi qu'ils l'avaient toujours fait, à l'assimilation et que le régime ne le tolérait pas. Un prisonnier politique, cela sonnerait mieux aux oreilles d'un Américain qu'un petit trafiquant. D'ailleurs, je ne devais pas être si loin de la vérité, car sa détention avait été arbitrairement prolongée, sans doute

pour garder un moyen de pression sur Marina. Il n'avait pas survécu longtemps à ses dures années de prison. Marina ne lui avait jamais parlé de l'enfant. Elle n'avait pas voulu qu'il vienne au monde avec cette tare, ressentie encore ainsi aujourd'hui : naître tzigane... Malgré la démocratie, les Nations unies, la charte, la commission où John Turner travaillait... Je le ramenais insensiblement à son univers, à la dignité d'être ce qu'il était. Je voulais lui rendre le plus confortable possible ce changement de peau, cette mue intérieure que je lui suggérais. J'avais gardé pour la fin l'indice qui me paraissait le plus décisif : la photo que j'avais trouvée dans le dossier « Slava » montrant Marina et William Turner s'embrassant sur le pont Charles à Prague.

– Cette photo ne veut rien dire, m'empressai-je de préciser. Tout me laisse à penser qu'il n'y a jamais rien eu entre eux, que cette photo participait à un de ces montages usuels de la Sécurité d'État tchécoslovaque à l'encontre des étrangers. Elle montre seulement que celui qui vous a élevé et Marina se connaissaient bien.

– J'ai déjà vu cette photo, se décida-t-il soudain. Elle était parmi les papiers de mon père, dans son bureau, quand, à sa mort, nous avons ouvert le coffre où il rangeait ses documents personnels. Je me souviens avoir demandé à ma mère qui était avec mon père sur le pont. Elle a dit que c'était une jeune musicienne tchécoslovaque avec qui ils s'étaient liés d'amitié et qui lui avait donné quelques cours de violoncelle... (Il marqua un temps d'hésitation avant de poursuivre.) Il y avait aussi un vieil étui de violoncelle tout déchiré dans notre grenier de New York et ma mère n'a pas voulu le jeter ; j'ai été surpris qu'elle l'emporte avec elle quand elle s'est réinstallée au Canada. La photo était dans une enveloppe avec une lettre, mais ma mère ne me l'a pas montrée. Elle l'a rangée à part. En fait nous n'étions

pas seuls quand on a procédé à l'ouverture du coffre. Des collègues de mon père étaient là, pour vérifier que des documents de travail ne figuraient pas parmi ses papiers. À ma surprise, je crois qu'ils ont emporté la photo, mais ma mère a gardé la lettre en disant qu'elle était personnelle.

Au moment même où il entrait dans mon histoire, John Turner répétait avec insistance « mon père », « ma mère », ce qui était une façon d'en minimiser la portée. De fait, William et Judith Turner avaient été son père et sa mère. Indiscutablement. Jožko avait ignoré son existence, Marina ne lui avait donné que son premier lait et un prénom. Cela étant, je savais qu'elle l'avait aimé plus que tout au monde : « un amour d'enfant » sur lequel elle avait tiré un trait dans un dictionnaire. À travers moi, dès notre première rencontre, elle avait cherché sa trace ; lors de la dernière, blessée, à demi-consciente, sans doute dans l'urgence, parce que les chars soviétiques étaient devant la porte et que personne ne savait ce dont demain serait fait, elle m'avait révélé son existence, confié cette lettre... Peut-être n'avais-je été pour elle qu'un messenger : au moins voulais-je m'acquitter de ma tâche jusqu'au bout.

– Marina voulait que son enfant s'appelle Jean, comme l'évangéliste. Jan, en slovaque. John, en anglais. Elle pensait que c'était un prénom qui portait bonheur parce que Jean était le disciple que Jésus aimait. Elle me l'a dit un jour devant le retable de Maître Pavol à Levoča. Une œuvre magnifique : à elle seule, elle vaut le déplacement ! Elle m'a dit : « Je rêve d'un fils qui s'appelle Jean. » Je pense qu'elle voulait dire qu'elle aurait aimé l'avoir auprès d'elle ce jour-là. Peut-être n'était-elle pas sûre qu'il ait conservé le prénom qu'elle lui avait donné ?

– John, c'est mon prénom officiel ; à la maison, ma mère m'appelait Jan. Mon père trouvait que ça ne faisait pas assez

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

à son nom, glissée dans un menu plus abondant en pages qu'en mets disponibles. La ŠtB crut avoir gagné le jour où William lui transmit les premières statistiques sur les relations commerciales des États-Unis avec certains pays cibles (statistiques en fait revues et corrigées alors à Foggy Bottom, nom plus évocateur que celui de Langley quelques années plus tard). La partie ne faisait que commencer.

Sans le savoir, Marina avait déjà joué la sienne : elle n'était plus utile à la ŠtB à Prague où sa présence chez les Turner ne pouvait qu'attirer l'attention. La proposition d'engagement à Bratislava avec le reste de l'orchestre tombait bien ; la perspective d'une entrée à l'université permettrait de l'y fixer. Cet éloignement arrangeait aussi les Turner. À Bratislava, les parents en pointillé de William, auxquels Judith avait fait un jour allusion devant Marina, pourraient garder un œil sur elle et lui venir en aide. À l'hôpital où ils travaillaient, ils avaient parfois l'occasion, parce qu'ils se débrouillaient en anglais, d'accueillir quelques délégations de « progressistes », adhérents du Mouvement international pour la paix désireux de visiter une « maternité modèle » où les infirmières étaient plus nombreuses que les bébés et où de jeunes mères louaient inlassablement les miracles de la médecine tchécoslovaque. Le médecin et l'infirmière jouaient le jeu, n'en pensant pas moins. Apparemment William avait pu discrètement renouer contact avec eux. Judith n'avait jamais su comment : peut-être par l'intermédiaire d'un visiteur de la maternité modèle. D'un commun accord, le couple était convenu de laisser jusqu'au dernier moment à Marina le choix de décider : garder l'enfant ou s'en remettre à eux pour lui épargner la misère des peuples qui se tiennent cois sans se résoudre à consentir. Cela paraissait leur donner une bonne chance, sans qu'il soit nécessaire d'y ajouter

tout ce qu'ils ignoraient des réalités du hameau tsigane où Marina serait tôt ou tard contrainte à revenir si elle gardait l'enfant.

En attendant, Judith Turner laissait accroire dans son entourage qu'elle attendait un heureux événement. Si sa grossesse allait à son terme, elle accoucherait en Autriche, se renseignant ostensiblement sur les maternités de Vienne. Elle s'abstint de sortir, revêtit des robes amples, censées masquer son état. Lorsque John naquit, William prit rendez-vous avec les autorités universitaires de Bratislava. Il en profiterait pour conduire sa femme en Autriche, à quelques kilomètres de là. Tandis qu'il concentrait sur lui l'attention de la Sécurité d'État, Judith s'éclipça. Une vieille dame très digne – la mère de l'infirmière – l'attendait à un endroit convenu pour la conduire à cette maisonnette sur la colline...

Hiver 2012

En relevant le courrier ce matin dans la boîte, j'ai trouvé la carte de Laco. Elle représente un lac, la forêt tout autour. À part le grizzli, ce pourrait être un paysage de Slovaquie qui ne manque pas d'ours, mais c'est quelque part au Canada. John Turner est intervenu pour son visa. Il ne va pas jusqu'à considérer Laco comme un frère, même adoptif, bien qu'ils aient la même peau sombre, les mêmes cheveux et les yeux noirs et quelques gènes en commun, Laco étant de fait le petit-neveu de Jožko. J'ai longtemps cru que John Turner ne voulait rien savoir de cette histoire. Pas même son vrai prénom, Jan : la seule chose qu'ait demandée Marina... Elle n'avait rien accepté d'autre, surtout pas l'argent que Judith lui proposait, juste pour l'aider à démarrer dans ses études. Rien qui puisse ressembler à une transaction : pensez donc, le prix d'un enfant ! Non, rien qu'une promesse : il s'appellerait Jan. Elle y repenserait chaque fois qu'elle irait, des années plus tard, se recueillir devant le retable de Maître Pavol...

Judith avait assisté au baptême de Jan par le laveur de carreaux qui un jour serait cardinal pour avoir nettoyé à grands coups de brosse savonneuse quelques âmes qui se livraient en transparence dans la vitrine vide des magasins. Cela n'avait pas empêché William, de retour en Amérique, de demander « un vrai baptême » pour « son fils », comme s'il était né une deuxième fois, ainsi qu'il l'avait raconté, passé la frontière : l'attente, la tension, les gardes-frontières qui faisaient payer leur

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

j'avais prises à la tête du groupe ; je me félicitai qu'elle n'ait pas été remise en cause après mon départ...

John Turner, lui, ne disposait pas de ces références. Il n'avait jamais entendu Marina lui parler de ce monde-là, il n'avait jamais partagé de galettes cuites sur la plaque d'un réchaud à la lumière de l'*udud*, dans le halo de sa beauté. Il était dans la violence tout juste révélée de cette confrontation muette qui n'était pas un face-à-face, parce que pour faire face il faut exister et que le village cessait tout simplement d'exister à l'une de ses extrémités, dans le *no man's land* d'un chemin pierreux où ses habitants ne s'aventuraient qu'en cortèges pour porter leurs morts en terre. Après une dernière maison en briques, le village se perdait ainsi que peut se perdre un cours d'eau, ainsi que se dilue sur une carte la topographie d'un désert, d'une région inconnue. Seule la mort, qui n'en ignore aucune, passait par là. Elle faisait halte au bout des baraquements et des masures, entretenant avec eux cette proximité que lui conféraient les vies brèves qui s'y passaient à l'attendre.

Une affiche électorale déchirée marquait la frontière aussi palpable qu'invisible. Malgré les lacérations, le sens du message – un appel à ne pas nourrir ceux qui ne travaillent pas ! – ne pouvait échapper ; Rom ou figurant, le Parti national slovaque y exposait un quidam replet, le corps couvert de tatouages et de bijoux, cette richesse hétéroclite que, par commodité puis par habitude, les nomades, même sédentarisés, continuent de porter sur eux. L'avertissement faisait penser à celui qu'on trouve près des cages et des fosses dans les zoos : « Prière de ne pas nourrir les animaux ». Pas plus que les animaux, les Tsiganes n'étaient censés lire le slovaque, ce qui justifiait par ailleurs qu'on mît leurs portées prolifiques dans les écoles pour handicapés, «

spéciales » dans le meilleur des cas, parce que les « Blancs » refusaient pour leurs enfants le mélange des espèces. Non, rien n'avait changé et Marina n'y avait pas suffi : elle avait influé sur le cours des vies particulières, non sur le cours de la vie. On pouvait changer l'existence de quelques-uns, non les lois de l'existence. L'humanitaire, m'avait dit un jour Alexandra à propos de ma fille, est au progrès ce qu'est à la fresque la restauration : des petits bouts écaillés qu'on recolle... On ne réinvente pas la vie.

Sur les conseils de Sindy, John Turner avait laissé sa voiture à l'entrée du village en dur. Nous avons marché vers ce nulle part dont un amoncellement de cartons de récupération annonçait l'entrée. Bien qu'elle ne fût pas gardée, qu'il n'y eût d'autre clôture que les hautes herbes de chaque côté du chemin qui dissimulaient les gourbis dans la déclivité des champs, on ne pouvait se départir de l'impression de commettre une intrusion en terre étrangère. Appuyé verticalement sur la pile, le premier emballage portait en grosses lettres blanches sur fond vert l'inscription : PREMIUM BANANAS et en dessous : *Quality preserved during Transit*. Cela aurait pu être le nom d'un micro-État, assorti de la garantie d'un droit de passage inoffensif. Au fur et à mesure que nous nous rapprochions, ce confetti d'extraterritorialité hissait ses couleurs sur les cordes tendues entre les toits de tôle, bigarrure de linges et de carpettes élimées, oriflammes criards du dénuement. Envoyés en sentinelles, les enfants nous entourèrent ainsi qu'à ma lointaine première visite et, rassurés par la présence de Sindy comme autrefois par celle de Marina, se collèrent à nos basques en pépiançant joyeusement. Sindy non plus n'avait pas oublié la distribution de bonbons. Ils semblaient les enfants d'autrefois qui n'auraient pas grandi, qui n'auraient pas appris, à moins qu'ils n'aient appris les seules

choses qui valent : l'imperméabilité au temps qui passe, l'insensibilité aux humiliations, le talisman du rire. Ils nous laissèrent dès que Sindy expliqua que nous nous rendions au cimetière ; les morts, ici, ne sont pas des gens fréquentables, précisa-t-elle à notre intention, même les bons morts, ceux qu'on a aimés, ceux qui vous avertissent en rêve des mauvaises intentions des autres, des dangers qu'ils font peser sur vous. Je n'étais pas sûr que je fisse bien d'aller sur la tombe de Marina...

N'eût été ce clivage qui semblait pérenniser dans l'au-delà la crainte des contaminations possibles, le cimetière ressemblait à tous ceux de campagne, sauf que la clôture en était en partie éventrée, sans doute l'œuvre des sangliers qui transformaient parfois les alentours en borbier. Ici, les seules déprédations à craindre étaient celles des bêtes au sortir des forêts voisines.

– Les gens du coin disent qu'ils entendent hurler les loups l'hiver, raconte Sindy. Durant les grands froids, il est arrivé de trouver leurs empreintes dans la neige autour des tertres... Mais ils craignent surtout les ours qui viennent à la tombée du soir fouiller dans les détritiques entassés au bord du chemin entre le hameau et le cimetière. Les habitants ne s'y aventurent pas aux heures tardives.

Nous traversâmes le quadrillage ordonné des monuments funéraires. Au-delà, le cimetière ressemblait plus à une taupinière. De petits monticules à peine identifiables... Les croix de fer fichées dans les tertres faisaient penser aux pieux enfoncés jadis dans les sépultures suspectes pour se protéger des vampires, ou encore aux pointes qu'enfouissent les jardiniers dans la terre pour se débarrasser des nuisibles.

– La tombe de Marina est aisément identifiable, dit Sindy. La seule qui soit fleurie... Laco y a planté un églantier. L'été il

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

William Turner : diplomate américain à Prague, lié à la CIA.

Zuna : sœur de Maňa, tante de Laco.

Achevé d'imprimer par XXXXXX,
en XXXXX 2015
N° d'imprimeur :

Dépôt légal : XXXXXXXX 2015

Imprimé en France

1. Prononcer *Latso*. Une liste des personnages, avec la prononciation des noms rom est annexée en fin de volume.
2. « Oui » en slovaque.
3. Prononcer *khiba*.
4. Montagne de Slovaquie centrale.
5. Alcool de prune (prononcer *slivovitsa*).
6. Esprit du mort qui revient sur terre pour hanter les vivants. Croyance très répandue chez les Rom.
7. Pluriel de *gadjo*, non-Rom, équivalent de *goy* pour un Juif.
8. Belles-filles, femmes mariées.
9. Né en 1688, Janošik devint en 1711 chef d'une bande de brigands, écumant les montagnes et les vallées de Slovaquie. Il fut arrêté en 1713 et exécuté. Au XIX^e siècle, les romantiques s'emparèrent de sa légende que ballades et chansons immortalisèrent en tant qu'expression des souffrances et de la révolte du peuple slovaque.
10. « Parc des hauteurs » : espace boisé, lieu de promenade couronnant l'une des collines de Bratislava.
11. Saint-Jacques.
12. Impératrice d'Autriche de 1740 à 1780 ; elle partagea le trône avec son fils Joseph II à partir de 1765.
13. Chef de l'orchestre tzigane.
14. Esprits, revenants.
15. « Chez Philippe ».
16. *Dôverník* en slovaque.
17. *Ideologicky spoluspracovník* : collaborateur idéologique.
18. Brus au sein de la famille, filles mariées au sein de la communauté rom.
19. Prononcer *Mania*.
20. Parti national slovaque.
21. On pourrait traduire « ligne de chance », « bonne étoile ».
22. Prononcer *bijoujo*, *diable* en romani.
23. Mot tabou désignant le serpent, la force impure (*djoungalo*).
24. Prétendant non déclaré qu'une jeune fille tzigane considère comme l' élu de son cœur.

25. Rom considéré comme impur parce qu'il n'observe pas certains interdits alimentaires ou pratique un métier estimé avilissant.
26. Esprits des morts.
27. Ensemble des manifestations non violentes qui, à partir du 16 novembre 1989 à Bratislava et du 17 novembre à Prague, ont conduit le 29 novembre à la suppression par le parlement fédéral dans la constitution du rôle directeur du parti communiste, mettant un terme à plus de quarante ans de dictature.
28. Filles à marier.
29. Équivalent de notre école secondaire.
30. À cause de sa blancheur, l'oie est considérée par les Rom comme un symbole de la beauté d'une jeune fille.
31. Filles non rom.
32. I. LACKOVÁ, *Je suis née sous une bonne étoile... (ma vie de femme tsigane en Slovaquie)* ; récit recueilli par Milena Hübschmannová, traduit du tchèque par Frédéric Bègue et paru aux éditions L'Harmattan.
33. X. ROUARD, *Nom de code Hary*, Editia Memoáre (bilingue français-slovaque) ; Institut de la Mémoire nationale, Bratislava, 2010.
34. Traduit du slovaque par Charles Moisse avec le concours de Katarina Ballova.